

5950
69

L'Abbe N. Walley

2/11

rens.

16 mars 1933.

A.

Monsieur le Directeur,

Le peintre Henri Paul Motte est né à Paris le 13 décembre 1846 et est mort le 1er avril 1922. Il est l'élève de Gérôme. Il s'applique surtout à peindre des sujets historiques et des paysages.

Le tableau représentant "Vercingétorix se rendant à César", que vous avez reproduit dans votre supplément littéraire et artistique du 22 juin 1932, se trouve au Musée du Puy.

En vous adressant au conservateur de ce Musée municipal, vous pourrez savoir s'il existe des grandes photographies du tableau.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Monsieur l'Abbé N. WALLERZ,
Directeur du XX^e siècle,
11, Boulevard Bisschoffsheim
Bruxelles.

le vingtième siècle

TELEPHONES { Direction : 17.20.90
Rédaction : 17.20.90
17.20.46
Rédact. Sports : 17.20.49
Abonnements : 17.21.70
Annonces : 17.20.47
Comptabilité : 17.08.79

CHEQUES POSTAUX : 402.32
Registre du Commerce
de Bruxelles : 10.770

PUBLICITE
Agence Générale Belge de Publicité
14, boulevard Bischoffsheim
Téléphone : 17.20.47
Chèques postaux : 133.53

Bruxelles, le II mars 1933

11, boulevard Bischoffsheim

Monsieur le Conservateur en chef
des Musées Royaux des Beaux-Arts,
9, rue du Musée,
BRUXELLES.

Monsieur,

Nous avons publié l'an dernier, un article
sur Jules César, avec une reproduction du tableau "Vercin-
gétorix, après sa défaite, se rend à César", de Henri Motte.

Nous nous permettons de faire appel à votre
extrême obligeance pour vous demander les renseignements sui-
vants qu'un de nos abonnés sollicite :

où pourrait-on trouver des reproductions assez grandes de ce
tableau ?

l'auteur est-il belge ?

à quel Musée son oeuvre se trouve-t-elle ?

pourrait-on trouver d'autres reproductions touchant à la
personne et à l'oeuvre de César ?

Nous vous remercions à l'avance et vous
présentons, Monsieur, l'expression de nos sentiments les
plus distingués.

Pour la Direction,

Charles Deharveng

C. Deharveng.

*Cy annexe: le n° du Vingtième
et l'article dont question
ci-dessus.*

LE "VINGTIEME" ARTISTIQUE ET LITTERAIRE



supplément dominical du "vingtième siècle"

SOMMAIRE DU 12 JUIN 1932 :

Paul ARENE. — Les braves gens. — Pages 1 et 2.

Marcel SCHMITZ. — Au théâtre... Eloge de la Marionnette. — Page 2.

Auguste BAILLY. — La lutte terrible de Jules César con-

tre nos pères. — Pages 3, 4 et 5.

Guido MILANESI. — Les lettres italiennes. L'Armistice des Monstres. (traduit de l'italien par Ed. Leclef). — Page 6.

LA BRUYERE, ABEL BONNARD. — Maximes. — P. 6.

P. B. GHENSI. — Un grand homme. Les coups d'Etat de Gallieni. — Page 7.

Pierre GAXOTTE. — La manie redoutable de la facilité. — Page 7.

J. SCHYRGENS. — Ma Corbeille de livres. — P. 7 et 8.

UN CONTE

Les braves gens

Comme les vers à soie n'avaient pas réussi, la bonne madame Peyrolles se trouvait par hasard d'assez mauvaise humeur et M. Peyrolles, résigné, la laissait pousser ses « Ave Maria » sans trop oser rien dire.

— « Dix livres de cocons ! soupirait madame Peyrolles, pas même le prix de la graine ; achetez-vous donc un châle avec ça ! »

— « Que veux-tu Ambroisine, tu te l'achèteras l'année prochaine. Douze mois sont vite passés. »

— « L'année prochaine, qui l'a vue ? Une chose en tout cas certaine, c'est que je n'aurai pas encore le châle cette année-ci. Je peux chanter : « Mon cœur soupire... » J'avais pourtant bien compté sur ce châle. »

Et madame Peyrolles s'étant tue, M. Peyrolles, qui croyait à une accalmie, prit son sécateur avec l'idée d'aller faire un tour au jardin. Madame Peyrolles l'arrêta :

— « Laisse donc les arbres tranquilles tu auras demain le temps de les élogner ! Autrefois, sans qu'on s'en mêlât, tous les ans le vieil espalier portait. Mais depuis que le grand savant de Paris est passé par Cantepredrix et qu'il vous a fait au Cercle cette fameuse conférence, depuis qu'il a fallu s'abonner à la « Revue d'Arboriculture », toujours dans ses histoires et ses méthodes, ses bourres, ses greffes, ses bourgeons à bois, ses bourgeons à fruit, tu coupes, tu roignes, tu tailles... et je ne sais plus le goût qu'ont les poires ! »

Froissé par cette philippique, dont il ne pouvait à part soi contester la justesse, monsieur Peyrolles quitta le sécateur, tandis que madame Peyrolles revenait au sujet de ses doléances.

— « Tant de peine ! Et pourquoi ? Pour rien. Voilà deux mois cependant que nous nous exterminons, sur pied de nuit comme de jour, avec

Scholastique à qui j'avais promis de donner mon vieux châle lorsque j'aurais mon châle neuf et qui, l'hiver prochain, aux messes de sept heures, devra se contenter de sa pelisse d'indienne... D'abord, premier agrément : les vers à soie s'étant trop pressés d'éclore, en avance d'une semaine, sans attendre que la pousse eût verdi les mûriers, il nous a fallu chaque matin, pour leur nourriture, ramasser des feuilles de ronces, le long des fossés, comme deux bohémienues. J'en ai encore les doigts picotés... Après leur second sommeil, quand tout à coup ils sont devenus tristes, qui est allée, au risque de se précipiter, cueillir dans les rochers du fort la lavande et la marjolaine nécessaires aux fumigations ?... Et tant d'autres tracasseries encore !... Enfin tout marchait bien. Alignées sur les étagères, mes cinquante cabanettes en belle bruyère de Lure, n'attendaient plus que les cocons. Mes vers à soie achevaient de dormir des trois : roux comme l'or, gonflés, transparents et suant la soie. Déjà ils grimpaient le long des brindilles ; les plus braves filaient déjà, accrochant leur fil à droite, à gauche, quand est survenu cet orage. Alors, au premier coup de tonnerre, j'ai vu les pauvres bêtes redescendre et venir mourir sur leur litière... Un désastre ! Scholastique pleurait, j'avais envie d'en faire autant. »

Monsieur Peyrolles, ému, puisa pour se donner courage une double prise dans sa tabatière en écaillé qui grinça, et pendant quelques secondes, silencieusement, madame Peyrolles et lui s'entre-regardèrent.

Monsieur et madame Peyrolles, où — comme on les appelait plus communément dans le pays en manière d'affectueuse familiarité — monsieur Victrice et madame Ambroisine étaient, dans toute la force du terme, des personnes de l'ancien temps. Bien portants quoique très âgés (leur mariage s'était fait alors que Charles X régnait encore) ils vivaient de petites rentes, de ces toutes petites rentes qui autrefois suffisaient à constituer la fortune. Pauvres au fond, ils ne s'en apercevaient pas, ayant vieilli sans se créer aucun des besoins de la société nouvelle. Et ils étaient heureux, à la manière d'il y a cinquante ans, dans leur maisonnette de la Grand'Place, où les meubles fanés peu à peu, les glaces lentement ternies gardaient pour eux, grâce au souvenir, une même et immuable fraîcheur. Seulement, à chaque retour d'avril, madame Ambroisine, dans un haut grenier blanchi à la chaux et transformé en magnanerie, « faisait » une once ou deux de vers à soie ; et, quand la réussite était bonne, cela leur permettait de s'offrir quelques douceurs. L'élevage des vers à soie n'est pas considéré à Cantepredrix comme un travail artisan, et la bourgeoisie attardée et appau-

vrie de ce coin de province aime à se créer ainsi, sans croire déroger, un modeste supplément de revenu.

Mais hélas ! les vers à soie de madame Ambroisine n'avaient pas réussi cette année.

Soudain, la bonne figure préoccupée de monsieur Victrice s'éclaira.

— « Sommes-nous bêtes ? et je n'y pensais seulement plus ! mais je peux te l'acheter, ton châle... Notre rente du Jas de Brame-Faim, nous ne l'avons jamais touchée depuis l'héritage du pauvre oncle. Voilà deux années de cela : A cent cinquante francs par an, le total monte à trois cents francs sans les intérêts, juste ce que tu espérais de tes cocons. »

Là-dessus, monsieur et madame Peyrolles s'exaltèrent :

— « Peut-on se laisser lanterner ainsi ? Trois cents francs, mais c'est une somme. » Et ce fermier, ce Médéric, dont ils n'avaient jamais seulement aperçu la figure !

Une semaine durant, monsieur et madame Peyrolles ne parlèrent que du voyage. Car ce n'était pas précisément chose commode que d'atteindre le domaine de Brame-Faim, perché dans la montagne, au-dessus du village d'Entrepierrres lui-même déjà perché haut. Quatre heures pour monter, autant pour redescendre : une absence de tout un jour !

Le dimanche, on se trouva prêts. Une voisine avait prêté son âne, et le boulanger son charretton où, sur deux chaises solidement amarrées, monsieur et madame Peyrolles s'installèrent tant bien que mal au milieu des bagages et des provisions accumulées par Scholastique.

— « Vous irez droit jusqu'à Entrepierrres, disait Scholastique qui connaissait le pays ; à Entrepierrres, on quitte la grand route, mais tout le monde vous indiquera le sentier qu'alors il faudra prendre. Vous détellerez à mi-montée, pour déjeuner, près d'une source qui est sous un chêne. Là vous laisserez le charretton, parce que les voitures ne vont pas plus loin, et Madame montera sur l'âne. Saurez-vous bâter l'âne, au moins ? J'ai attaché le bât à l'arrière de l'équipage. »

... Après quatre bonnes heures de montée, moitié roulant, moitié trottant, conformément au programme de Scholastique, à travers buissons et pierres, les voyageurs enfin arrivèrent devant le Jas perdu de Brame-Faim.

— « Ce n'est pas beau ! » dit madame Ambroisine, tirant sur le brison pour considérer à loisir la mesure rougeâtre, en cailloux roulés, avec son toit bas d'où sortait un peu de fumée.

— « Les blés sont clairs, repris M. Victrice, j'y vais dedans les grillons courir. »

Et madame Ambroisine conclut :

— « Dame ! pour cent cinquante francs par an, on ne peut pourtant pas avoir le château du marquis de Carabas. »

M. Victrice aidant, madame Ambroisine mit pied à terre, et tous les deux s'avancèrent, suivis de l'âne. Mais ce qu'ils voyaient, ce qui les entourait avait un tel air de misère, qu'à l'idée de demander de l'argent ils se sentaient déjà gênés.

— « Tu t'expliqueras le premier, Victrice ! »

— « Il vaudrait peut-être mieux que ce fût toi, Ambroisine ! »

A leur approche, deux galopins ébouriffés qui jouaient dans un tas de paille prirent la fuite. Leur mère, en train de filer sa quenouille sur un tronc d'arbre, se dressa.

— « Vous vous êtes perdus ?... Vous alliez sans doute visiter Pierre-Ecrite ?... Alors, c'est plus bas, près de la source, qu'il fallait tourner... »

Victrice regarda Ambroisine, Ambroisine regarda Victrice. Pourtant le courage leur manqua ; ils laissèrent croire qu'ils s'étaient perdus et qu'ils allaient visiter Pierre-Ecrite.

La fileuse parut soulagée et dit :

— « J'avais eu peur d'abord que vous ne fussiez monsieur et madame Peyrolles, parce que le bien est à eux et que nous leur devons de l'argent. Puis elle appela son mari :

— « Tu peux te montrer, Médéric, ce n'est pas ceux que nous craignons. »

Médéric descendit du grenier, suivi par les en-

fants dont les yeux timides luisaient.

Il offrit aux visiteurs du lait — il n'avait pas du vin — du miel en rayon, des noix et des pommes.

— « C'est tout ce que l'on trouve ici, la terre est si pauvre ! Heureusement que les nouveaux maîtres ne nous tracassent pas pour payer ; sans cela, on n'aurait qu'à mettre la clef sous la porte. De bien bonnes gens que nous n'avons jamais vus. Mais vous devez les connaître, si vous êtes de la ville ? »

Ambroisine et Victrice dirent qu'en effet ils connaissaient un peu les Peyrolles.

Cependant le soleil baissait, il fallait prendre une décision.

— « Parle, » disait madame Ambroisine.

— « Non, parle, toi ! » disait M. Victrice.

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre.

Bien mieux, quand madame Ambroisine remonta sur l'âne, alors la femme s'approchant :

— « Vous pourriez peut-être vous charger d'une petite commission, puisque vous retournez à la ville. Il s'agirait de porter cela, de notre part, à ce brave monsieur, à cette brave madame Peyrolles. »

C'était un grand coq, maigre et sec, qui protestait, lié par les pattes.

On le suspendit au crochet du bât... Et le soir, quand les deux vieux firent leur rentrée à Canterperdrix, sur le charreton, les gens disaient devant les portes, avec une nuance d'envie :

— « Voilà madame Ambroisine et M. Victric qui s'en reviennent en voiture de toucher leurs rentes de Brame-Faim ! »

Paul ARENE.

AU THEATRE...

Eloge de la Marionnette

Reverrions-nous le règne de la Marionnette ? Et pourquoi pas ? Toône, Le Péruchet et les Piccoli nous donnent des spectacles qui valent bien ceux des théâtres d'art.

Que venons-nous chercher au théâtre ? Une illusion, une histoire, un conte. N'importe quoi qui nous

de ce même souci ; ne confier l'évocation du mystère qu'à des agents éprouvés, à ces blocs de bois démunis de raison, mais qu'une raison supérieure anime et guide.

Au début, figurines sacrées, images de déesses et des dieux, les marionnettes n'ont rien perdu de leur

voquent à plusieurs reprises les interventions du Saint Synode ou des conciles.

Mais si l'Eglise était prompte à réprimer les abus, elle ne cessa cependant de marquer l'estime en laquelle elle tenait le menu peuple de bois, à l'encontre des gens de théâtre pour lesquels elle n'eut en réserve longtemps que ses foudres.

C'est à des marionnettes que l'on recourait à Florence pour représenter dans les *Sacre Rappresentazioni*, le martyre des saints et des saintes, et permettre sur la scène des violences qu'un acteur en chair et en os n'eût pu subir sans graves dommages pour sa personne.

De même s'il s'agissait de mettre en scène des êtres fabuleux, de provoquer des apparitions mystérieuses, c'est encore aux marionnettes que les régisseurs du temps avaient recours.

S'il faut en croire la description qu'a laissée Vasari des machineries employées pour mettre en mouvement, ces personnages inertes, ces derniers remplissaient leur rôle à la perfection. Et pourquoi ne le croirions-nous pas, quand nous voyons la virtuosité dont font preuve les modernes manieurs de fantoches ?

Le scepticisme contemporain a eu raison de la Marionnette, comme il a eu raison de toutes ces institutions aimables qui paraient de grâce et de poésie, la vie et les divertissements de nos pères. Il a cru trouver son plaisir et sa distraction dans un réalisme brutal et un vulgaire appel aux sens.

Mais le désenchantement apparaît. La foule moderne est insatisfaite, elle baille au music-hall comme au cinéma, dont le faux merveilleux n'a plus prise à ses yeux. Elle demande autre chose : des spectacles nouveaux qui aillent réveiller en elle ces vieux fonds d'ingénuité.

La Marionnette peut les lui apporter, mais à condition d'éviter l'erreur du théâtre, qui a laissé l'imagination du spectateur s'atrophier.

Une certaine gaucherie, une imprécision dans les gestes, une difficulté dans les mouvements ne sont pas un défaut pour une marionnette. Elles favorisent au contraire la naissance de l'émotion esthétique, émotion qu'il ne faut pas confondre avec le plaisir très vif, mais d'un autre ordre, que nous ressentions à voir par exemple, dans certaines de leurs scènes, les poupées de M. Podrecca reproduire trait pour trait, les attitudes de leurs modèles.

Les lourdes et gauches marionnettes de Toône, empalées sur leur tige rigide ou les sommaires personnages guignolesques, avec leurs gestes réduits, agissent avec plus de puissance sur l'imagination que ces éblouissants pantins italiens.

De même, il importe de laisser au texte dont s'accompagne les évolutions des marionnettes, la naïveté désirable.

Lorsque ce texte est d'invention populaire, il a le plus souvent cette qualité, cet accent fort et direct, qui s'accorde si bien au rythme bref de la marionnette.

Dans la revue *Jeux, Tréteaux et Personnages*, dirigée par M. Henri Brochet, et dont nous ne pourrions assez recommander la lecture, car elle instruit et renseigne admirablement sur tout ce qui touche au théâtre, M. Michel de Ghelderode a publié naguère des textes authentiques, de théâtre de marionnettes, reconstitués grâce à la mémoire d'un ancien « joueur ».

Ces textes sont des petits chefs-d'œuvre de littérature dramatique. Le burlesque et le gros humour s'y mêlent au tragique, dans le meilleur esprit shakespearien.

Ce vestige curieux d'un répertoire autrefois très riche, est un modèle dont pourront s'inspirer, s'ils surviennent, ce que nous espérons, les compositeurs modernes de drames pour marionnettes.

Il s'est fondé l'an dernier chez nous une fédération des Amis des Marionnettes, dont l'animateur est l'abbé Vandenbroecke, de Gand.

Il existe aussi une Union Internationale des Marionnettes (Unima) qui a son siège à Prague, et qui a tenu jusqu'à présent deux Congrès, l'un à Paris en 1929, l'autre à Liège en 1930. Elle publie un bulletin et une revue « Louktar » en français, anglais, tchèque et allemand. Un de ses collaborateurs attirés est le folkloriste Rodolphe de Weisage, qui préside les « Amis des Marionnettes Liégeoises ».

On peut voir par là que le culte de la Marionnette a toujours ses fidèles, et que cet art charmant, pour peu qu'on l'y aide, pourrait prendre chez nous une place plus grande.

Si nous ne possédons plus guère que quelques théâtres de marionnettes, il est des pays tels la Russie et la Tchéco-Slovaquie où ils se comptent par milliers. L'Italie en possède également un certain nombre, et les dernières années en ont vu éclore toute une série dans différents pays d'Europe et d'Amérique.

Souhaitons que notre pays, à l'intervention du groupe que nous venons de citer, voit bientôt se multiplier ces entreprises charmantes et que la Marionnette flamande ou wallonne, reprenne place sur les tréteaux légers, autre part encore qu'à Liège, à Bruxelles, à Anvers, ou à Gand.

Marcel SCHMITZ.



Théâtre des Piccoli. — Les trois voleurs.

fasse sortir de nous-même, quitter ce monde l'espace d'un instant, vivre d'une vie qui n'est pas la nôtre.

Cette fuite dans la fiction, cette évasion hors du temps, les Marionnettes les favorisent plus que tout autre. Anonymes et impersonnelles, elles sont vraiment les Personnages. Sur leur figure peinte, il ne nous est permis d'inscrire aucun nom, d'acteur ou d'actrice. Humbles, obéissantes, silencieuses, dénuées de passions, elles ne prennent vie qu'à la scène.

Simulacres, elles ont la vertu esthétique des choses feintes. La gaucherie même de leurs gestes nous évient une aide. L'œuvre d'art est un faux semblant, un jeu, l'image simplement de la vie.

Le théâtre ancien, qui prescrivait le masque, obéissait à un instinct sûr. Entre l'art et la vie, il dressait une barrière. Les marionnettes sont nées

caractère mystérieux, en descendant sur la scène profane.

Les foules ne s'y sont point trompées, qui, au cours des siècles et dans tous les pays, se sont rassemblées au pied de leurs tréteaux. Elles s'y trouvaient en contact avec les puissances invisibles.

Les statues animées du dieu Osiris, promenées aux grandes fêtes sur les épaules de ses quatre-vingt prêtres ; les figures colossales adossées aux murs du temple de Hiérapolis, qui branlaient la tête etardaient sur la foule des regards étincelants ; l'Apollon qui répondait aux questions, ont eu leurs successeurs dans les figures articulées qui paraissaient dans les Mystères, figures de saints et de saintes, figures d'anges et de démons.

L'usage des marionnettes dans les cérémonies religieuses s'était répandu à tel point, qu'elles pro-

LA LUTTE TERRIBLE DE JULES CÉSAR CONTRE NOS PÈRES

Dans la collection : « Les grandes études historiques » qui paraît chez Fayard (Paris), M. Auguste Bailly publie une remarquable biographie de César. On trouvera ci-dessous son récit de la terrible lutte du conquérant romain contre les Belges l'an 57 avant Jésus-Christ.

Il restait, au Nord et au Nord-Ouest, des peuples qui n'avaient pas pris part aux combats de la première campagne, et qui ne se montraient pas disposés à aliéner leur liberté : c'était une grande partie de la Bretagne et de la Normandie actuelles ; c'étaient aussi les Belges, qui subissaient fortement l'influence germanique, et qu'il y fallait arracher. Durant l'hiver de l'année 57, César apprit par Labienus, qui commandait l'armée romaine retranchée en Séquanie, que les tribus de Belgique s'unissaient et manifestaient des desseins hostiles.

Elles étaient disséminées sur les territoires compris entre la Seine et le Rhin : elles pouvaient donc faciliter aux Germains le passage du fleuve, et leur donner accès en Gaule par le Nord.

César leva en Cisalpine deux légions nouvelles, et les envoya de l'autre côté des Alpes.

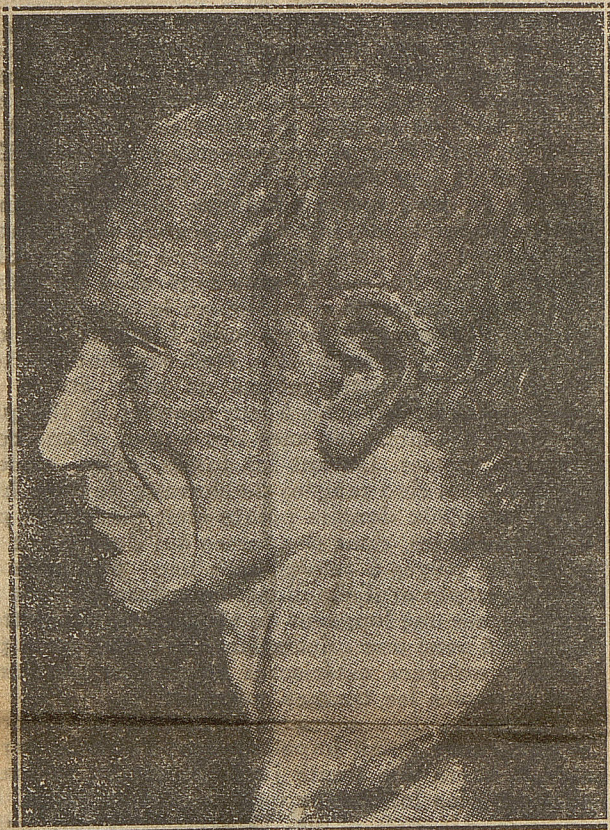
Dès le printemps, lorsqu'une campagne de mouvements devint possible, il alla les rejoindre, gagna le camp de Séquanie, et monta rapidement, avec toutes ses troupes, jusqu'en Champagne, dans la région habitée par les Rèmes (contrée de Reims). Ceux-ci n'essayèrent pas de résister ; bien au contraire, ils accueillirent sympathiquement l'Imperator et son armée, et lui fournirent tous les renseignements dont il avait besoin pour frapper les Belges aux points sensibles, en connaissance de cause. Apprenant que ses adversaires, en apparence unis contre lui, demeuraient en réalité divisés, et qu'il existait une certaine inimitié entre deux de leurs plus fortes tribus, les Suessions (peuples de la région de Soissons) et les Bellovaques (peuples de la région de Beauvais), il envoya Divitiac, devenu un de ses meilleurs lieutenants sur le territoire de Beauvais, où il avait pour mission de contenir les Bellovaques. Puis il fit passer sa propre armée au nord de l'Aisne, vraisemblablement dans les parages de Berry-au-Bac, et il établit son camp sur la colline de Mauchamp, dans une situation très forte, défendue par l'Aisne au Sud, par les marais de la Miette au Nord, avec des retranchements et des redoutes le long du fleuve : il interdisait ainsi aux Belges de le franchir et de venir l'attaquer à revers. Un grand désordre se manifestait déjà dans l'armée des coalisés : les intérêts de tribu, le particularisme, les rivalités, ne permettaient jamais à ces peuples de s'unir solidement, ni de demeurer bien longtemps d'accord. Les Bellovaques, les premiers lassés, regagnèrent leur pays : ils redoutaient qu'il ne fût envahi par les Eduens.

Les Belges tentèrent alors de frapper un grand coup.

Ils s'ébranlèrent, et essayèrent de prendre d'assaut, à huit milles du camp de César, la ville de Bibracte, qui appartenait aux Rèmes. Il suffit au général d'envoyer contre eux, pour les déloger, quelques troupes d'infanterie.

Ce fut contre le camp de César que se dirigèrent alors les Belges ; après avoir ravagé et incendié la contrée qu'ils traversaient, ils vinrent établir leurs forces en face des armées romaines, de l'autre côté de la Miette. Ils s'aperçurent bientôt que la position de l'adversaire était inexpugnable : il eût fallu traverser l'Aisne et le prendre de dos. Ils s'y efforcèrent. Mais l'Aisne, elle aussi, était protégée, et ils ne purent la franchir. Leur situation était d'autant plus précaire que les vivres commençaient à leur manquer : ce qui nous frappe, en effet, dans tous ces combats, c'est l'impéritie des légions gauloises, bonnes pour les corps-à-corps rapides, mais qui allaient à l'aventure, sans plan, sans organisation, sans prévoyance, sans unité de commandement. Lorsqu'ils se virent en fâcheuse posture, les chefs belges se décidèrent à la retraite, et ce fut aussitôt un indescriptible désordre. César n'eut qu'à jeter sur eux sa cavalerie, pour les arrêter et les disperser, puis il lança trois légions, auxquelles était réservée la tâche, relativement facile, de les défaire et de les massacrer. Aussitôt après, il marcha sur Noviodunum (Neuvy-sur-Barangeon, Cher), capitale des Suessions, et ceux-ci, épouvantés, se soumirent,

lorsqu'ils virent, ce qu'ils ne connaissaient pas encore, les retranchements et les tours promptement élevés par les Romains en prévision d'un siège ; les Bellovaques, et leurs voisins les Ambiens, se rendirent pareillement. La logique même des opérations, et le progrès foudroyant des soumissions, obligeaient



JULES CÉSAR
de l'an 100 à l'an 44 avant Jésus-Christ.

César à s'élever toujours plus au Nord, pour achever, sans retard, une conquête dont l'heureux succès paraissait certain.

Quelques tribus septentrionales demeuraient coalisées contre lui, et se promettaient de résister. C'é-

taient dans les régions d'Arras, de Saint-Quentin, de Namur, et du Hainaut, les peuples des Viromanduiens, des Atrébates (région d'Arras), des Aduates (entre l'Escaut et la Meuse), des Nerviens enfin, les plus nombreux et les plus forts (région de Cambrai et de Tournay). Ceux-ci passaient pour être plus farouches et plus sauvages que les autres Gaulois. Sobres, rudes, incultes, traditionnellement hostiles aux étrangers, n'ouvrant même pas leur pays aux commerçants et aux voyageurs, ils ignoraient les combats de cavalerie. Toutes leurs terres étaient barrées de clôtures et de haies, derrière lesquelles ils se croyaient inexpugnables, et qui, en vérité, rendaient les opérations difficiles et périlleuses. Lorsque César pénétra sur leur territoire, dans la région comprise entre Bapaume et Cambrai, il apprit que la forte armée des Nerviens s'était concentrée à une dizaine de milles de là, sur la rive droite de la Sambre. Il s'avança encore, et se retrancha, à son tour, sur la rive gauche, où une ligne de collines lui assurait une position dominante.

Mais les Nerviens firent aussitôt preuve d'une décision et d'un esprit d'offensive dont les Romains n'avaient pas encore rencontré d'exemple.

Ils n'attendirent pas que leurs adversaires fussent installés. L'infanterie plantait ses tentes, la cavalerie s'occupait à aménager les collines d'où elle devrait surveiller la région, lorsque, avec une fougue intrépide, les tribus passèrent la rivière et s'élancèrent à l'assaut du camp. Il y eut alors un certain flottement dans la réaction des légions surprises. Celles de l'aile gauche, commandées par Labienus, culbutèrent les troupes atrébates qui se trouvaient en face d'elles, les poursuivirent au delà de la Sambre qu'elles les contraignirent de repasser, et se saisirent du camp nervien. Les troupes du centre rejetèrent leurs assaillants sur la rivière. Mais, par ces deux opérations, le camp romain se trouvait dégarni, à gauche et au centre. Deux légions seulement, formant l'aile droite de l'armée de César, le défendaient encore. La masse de l'armée nervienne les refoula, essayant de les disperser, et de s'emparer du camp. Le danger était grand et la situation fut un instant critique. Ce fut par son intervention personnelle que César rassura et rallia ses troupes : il saisit le bouclier d'un soldat, et se mit à combattre comme un simple fantassin. C'était assez pour fanatiser une armée qui le regardait comme un dieu. Les légions resserrèrent leurs rangs, et déployèrent aussitôt une résolution terrible. Cependant, l'arrière-garde arrivait à la rescousse, et Labienus envoyait la 10^e Légion, la plus fameuse, la plus héroïque. Les Nerviens ne purent l'emporter. Ils montrèrent une ténacité, et un mépris de la mort, qui arracha à César un cri d'admiration : pour combattre de plus haut, les survivants montaient sur les corps entassés de leurs camarades, et, lorsqu'ils succombaient, surélevant de leurs cadavres ces tumulus humains, d'autres, aussitôt, se dressaient au sommet de ces éminences, et criblaient leurs ennemis de flèches, jusqu'à ce qu'ils fussent à leur tour écrasés. Leur défaite fut un anéantissement. Tous, même les plus âgés, avaient combattu et s'étaient sacrifiés : de leurs six cents sénateurs, il en survécut trois.

La défaite de Vercingétorix par le conquérant romain

Alors que César croyait avoir conquis définitivement toute la Gaule, un jeune noble de l'Auvergne, Vercingétorix, regroupa les volontés d'indépendance de la plupart des tribus gauloises et ce fut, l'an 52 après Jésus-Christ, une formidable et héroïque mêlée dans laquelle Vercingétorix succomba.

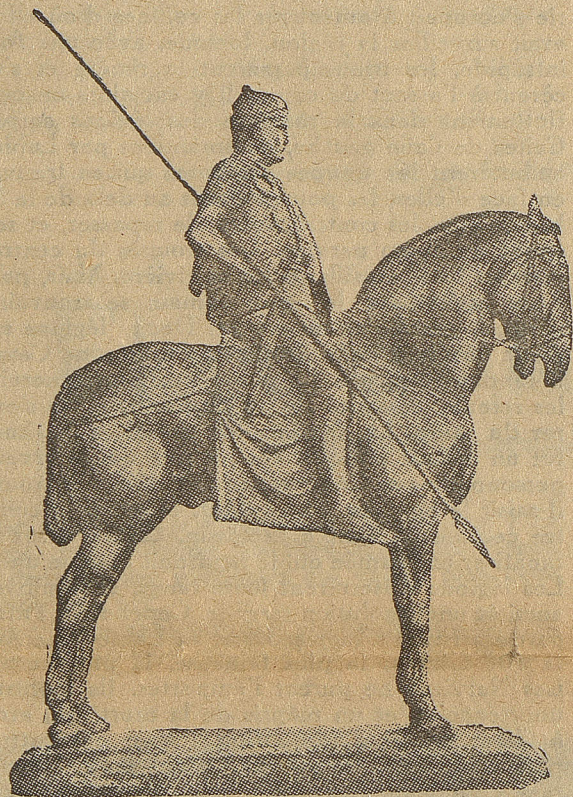
La nécessité au combat, que Vercingétorix redoutait, qu'il reculait autant qu'il le pouvait, finissait pourtant par s'imposer à lui. Il l'admit, et il s'y résigna. La bataille fut livrée au nord-est de Dijon, et la cavalerie germanique y joua un rôle brillant, et décisif, contre la cavalerie gauloise, qui fut massacrée. Le combat, assez longtemps incertain, se termina par une véritable débandade des forces gauloises, qui, braves, mais instables, ardentes, mais mal disciplinées, s'abandonnaient assez vite à des défaillances morales que ne connaissaient pas les rudes légionnaires, outill merveilleux et impassible aux mains d'un chef dont l'intelligence et le cœur ne fléchissaient jamais. Vercingétorix dut battre en retraite, avec toutes ses troupes, et alla s'enfermer dans la place forte d'Alésia, où, après le grand conseil tenu à Bibracte, il avait décidé d'installer désormais son quartier général. Du sort de cette ville, du succès ou de l'insuccès du siège, allait dépendre tout l'avenir de la Gaule, mais aussi tout l'avenir de César. L'armée gauloise était maintenant enfermée, non pas dans la ville même, mais sur les flancs de la colline qui la dominait, à l'intérieur d'un camp dont Vercingétorix devait faire une véritable place

forte. Pourrait-elle triompher, dans une sortie désespérée ? Recevrait-elle, des peuples plus éloignés, des renforts qui prendraient les Romains à revers ? Donnerait-elle la liberté au pays ? Le vouerait-elle à l'esclavage ?... C'était l'heure la plus dramatique : elle engageait tout le passé, et tout l'avenir.

On sait combien de discussions, souvent passionnées, se sont engagées entre les historiens, touchant l'emplacement de la place forte, où il nous semble à nous Français, que pour la première fois, notre race ait pris conscience de son unité et lutté pour son indépendance. A vrai dire, il y a beaucoup de romantisme dans cette interprétation des faits, mais le siège d'Alésia est devenu légendaire, et la légende ne manque pas de beauté. Alésia, selon les érudits les plus sérieux (il s'est glissé quelques fantaisies parmi ceux qui ont étudié la question), Alésia est bien exactement Alise-Sainte-Reine, sur le mont Auxois, au nord-est et à dix kilomètres de Semur. C'est à l'extrémité Ouest du plateau, où se dresse aujourd'hui la statue de Vercingétorix, que devait s'élever la citadelle. Le camp gaulois avait été ménagé sur les pentes de la colline, utilisant les terrasses étagées au pied des remparts. C'est le flanc oriental de la colline qu'occupaient les troupes des insurgés, fortes, s'il en faut croire César, de quatre-vingt mille hommes à pied et de dix mille cavaliers. En avant de ses forces, Vercingétorix avait fait creuser un fossé et élever un mur de six pieds. Aux yeux de César, la ville et l'armée qui la couvraient formaient un bloc solidaire ; et ce n'était pas pour la ville qu'il s'agissait de combattre : le but à atteindre

dre, c'était la destruction de l'armée. Il ne fallait pas renouveler à Alésia la faute de Gergovie!... Profitant des collines qui entouraient le mont Auxois, César y disposa son infanterie, et plaça la cavalerie entre ces différentes hauteurs. Puis il commença de formidables travaux d'investissement, qui devaient aboutir à faire d'Alésia, du mont Auxois, et du camp de Vercingétorix, un îlot absolument séparé du reste du territoire.

Par des attaques partielles, prudentes, dans lesquelles il n'engagea d'abord que peu d'hommes, le chef gaulois essaya d'entraver le développement de ces travaux. Puis, comme il ne parvenait pas à briser l'effort de ces prodigieux terrassiers qu'étaient les légionnaires, il lança sa cavalerie dans la plaine, au sud d'Alésia, en direction du mont de Flavigny, où se trouvaient retranchées des légions. Une fois encore, ce fut la cavalerie germanique qui décida du succès du combat. Les Gaulois furent rejetés sur leurs retranchements, poursuivis jusqu'au pied de leurs murs, et un grand nombre d'entre eux durent abandonner leurs chevaux et leurs armes pour escalader les remparts. La panique se propagea jusque dans le camp. Beaucoup de ceux qui l'occupaient encore se ruèrent vers la ville, pour s'y réfugier. Il



Un cavalier romain.

fallut que Vercingétorix en fit fermer les portes : tout son camp se serait déversé dans Alésia. Le chef gaulois dut sentir à quel point la partie était inégale. Il était intelligent, résolu, héroïque ; il avait appris auprès de César lui-même l'art de conduire une guerre ; mais il ne pouvait rien contre l'indiscipline des siens, pour lesquels une bataille n'était jamais qu'un fourmillement d'actions individuelles. Ils ne possédaient pas dans l'attaque une âme collective ; et, violemment impressionnables, ils semblent n'avoir connu d'autres sentiments unanimes que ceux des aveugles paniques, qui achèvent les défaites, et



Un légionnaire romain.

les rendent irrémédiables. Leur individualisme ne pouvait rien contre le mécanisme des légions romaines.

Sans se laisser abattre par ce premier échec, Vercingétorix appela toute la Gaule à son secours, et ses émissaires allèrent supplier les peuples fidèles à la coalition de lui envoyer immédiatement des renforts. Deux cent mille hommes, deux cent quarante-huit mille même, si les chiffres de César ne sont pas exagérés, se rassemblèrent et marchèrent vers Alésia. C'était de quoi encercler les Romains, et transformer les assiégeants en assiégés, si cette troupe avait été une armée : ce n'était, ce ne pouvait être, qu'un ramassis de hordes, sans direction, sans commandement réel. César, cependant, travaillait.

Un fossé de dix pieds de profondeur, et d'une largeur égale, barra la vallée des Laumes, la seule qui s'ouvrit au pied des massifs montagneux dont le mont Auxois est un des contreforts. Fermée à l'Est par la montagne de Flavigny et le mont Auxois, limitée à l'Ouest par les hauteurs de Mussy-la-Fosse, barrée au Nord-Est par la montagne de Bussy, au Nord par le mont Réa, cette plaine des Laumes s'ouvrait comme un chenal, entre des hauteurs, et elle était la voie unique par laquelle les Gaulois pouvaient s'échapper. Ce fut cette porte de secours que César ferma par l'établissement du fossé qui devait aller de la base du mont de Flavigny à la base du mont Réa. A quatre cents pieds en arrière se dessinait une seconde ligne de circonvallation, formée de deux fossés parallèles, larges de quinze pieds, profonds de huit. Ils encerclaient le mont Auxois sur une demi-circonférence de seize kilomètres. Dans le fossé le plus rapproché du mont, César avait détourné et fait passer le cours de deux rivières : l'Ozerain et le Rabutin. L'autre, celui qui formait l'enceinte extérieure, était surmonté de terrassements de quatre mètres de haut, étayés de troncs d'arbres, crénelés à leur sommet, et flanqués de tours distantes, les unes des autres, d'une centaine de mètres. Devant les fossés, enfin, avaient été disposées cinq rangées de chevaux de frise, huit lignes de pieux dont la pointe était dissimulée par des branchages, dans des fosses qui devenaient de véritables pièges à fauves, puis une profusion de chausse-trappes et d'aiguillons. Le même système de défense, sur une longueur de vingt et un kilomètres, fut édifié avec une orientation différente, pour parer aux attaques extérieures auxquelles pouvaient être exposées les troupes romaines.

Les forces de secours, cette énorme armée dont Vercingétorix épiait impatiemment l'arrivée, car il n'avait guère que trente jours de vivres, se firent attendre plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. La situation devenait grave. Comment nourrir, outre toutes les forces immobilisées autour d'Alésia, la population entière de la ville, alors que les communications avec l'extérieur étaient coupées ? Le chef gaulois se réduisit à un terrible, mais inévitable sacrifice : il chassa tous les non-combattants, tous les hommes incapables de porter les armes, les femmes, les enfants, les vieillards. Perdus entre les lignes gauloises, d'où ils étaient expulsés, et les lignes romaines, qui leur demeuraient fermées par ordre de César, ces malheureux périrent peu à peu d'inanition, de maladie, de désespoir.

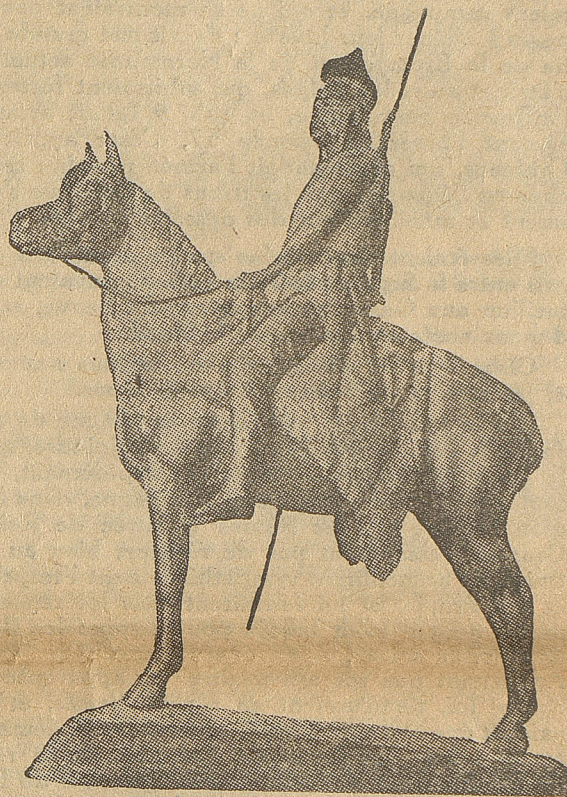
Enfin arrivèrent les secours. Presque tous les peuples gaulois avaient offert des contingents. Le rassemblement des troupes s'était fait sur le territoire éduen. Le chef suprême était un Atrébate, Commios, qui, comme Vercingétorix, avait été, pendant longtemps, en Bretagne, un des plus fidèles et des plus solides collaborateurs de César. On lui adjoignit deux chefs éduens, Viridomaros et Eporédorix, et un Arverne, cousin de Vercingétorix, Vercassivellaunos. Leur confiance était entière. Il ne leur semblait pas que la victoire pût leur échapper. Ils arriveraient, ils se jetteraient à revers sur les troupes romaines, la garnison d'Alésia fondrait en même temps sur elles, et les légions, contraintes de livrer deux batailles simultanées et de faire face dans deux directions opposées, seraient écrasées dans les formidables mâchoires de la tenaille gauloise.

Aussitôt parvenue sur ses positions, l'armée de secours se prépara au combat. Elle campa sur les hauteurs de Mussy-la-Fosse, au sud-ouest de la plaine des Laumes, et, le lendemain, la cavalerie s'élança, pour tâter et ébranler l'ennemi. La bataille dura de midi jusqu'au soir. Ce fut encore la merveilleuse cavalerie germanique qui finit par culbuter les Gaulois. Les assiégés, qui, pendant ce temps, avaient entrepris de combler le premier fossé de la circonvallation romaine, pour faire une sortie massive, virent la défaite des troupes de renfort, et rentrèrent, consternés, dans leurs retranchements.

Quarante-huit heures après, les Gaulois de l'extérieur, comprenant qu'il ne fallait pas perdre de temps, car l'armée assiégée s'affaiblissait, tentèrent sur les lignes romaines une attaque nocturne. Ce fut l'opposition du désordre et de la méthode, du courage effréné, mais aveugle, contre une résolution scientifique et sûre d'elle-même, d'un armement absolument primitif contre les moyens de combat les plus perfectionnés. La tentative échoua, non sans

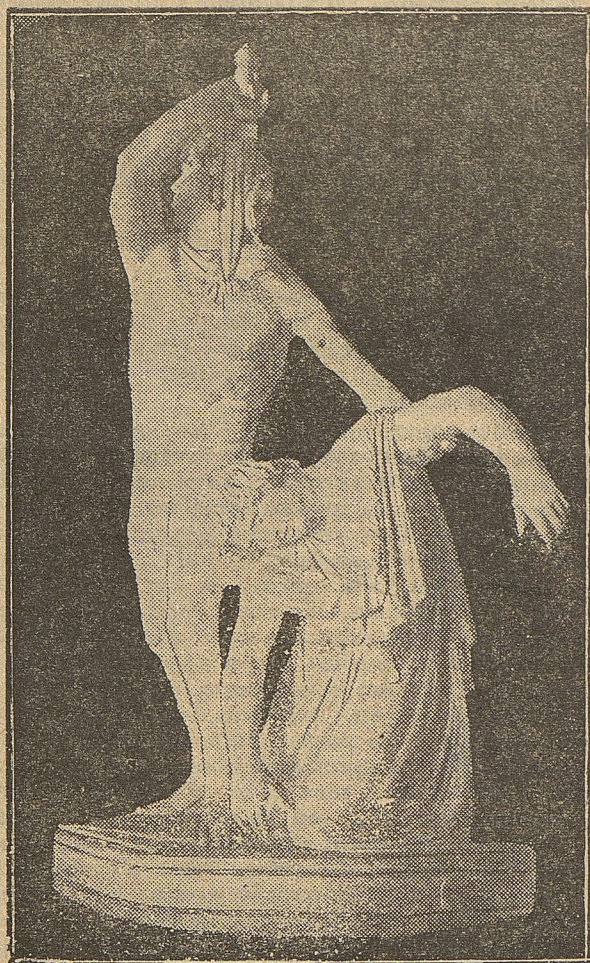
dommage pour les troupes gauloises, et les assiégés ne purent, pas plus que la fois précédente, opérer une sortie. Les chefs de l'armée de renfort décidèrent alors de ne plus gaspiller leurs forces dans ces vains combats où ils ne pouvaient s'assurer la supériorité, et ils essayèrent de manœuvrer.

Au nord-ouest du mont Auxois, et bordant la plaine des Laumes, s'élevait le mont Réa, que César n'avait pu enfermer dans ses lignes de circonvallation. Il avait installé un camp à la base, sur un terrain peu favorable, légèrement en pente. Deux légions l'occupaient, sous les ordres de C. Antistius Regius et Caninius Rebilus. Ce fut sur ce point que les Gaulois décidèrent de tenter l'attaque. Soixante mille Gaulois, sous les ordres de Vercassivellaunos, quittèrent la colline de Mussy-la-Fosse, et, remontant au Nord par la plaine des Laumes, tournèrent le mont Réa, puis le gravirent à revers. De là, ils dominaient le camp d'Antistius et de Caninius. Vers midi, — c'est l'heure qui avait été fixée pour l'attaque générale, — la cavalerie gauloise s'avança vers les lignes de circonvallation romaines, et, derrière elle, le reste des troupes sortit du camp, et se déploya, puis, se mettant en marche à son tour, s'avança jusqu'aux fossés et entreprit de les franchir, en



Un chef gaulois.

y jetant de la terre et des fascines. Vercingétorix, cependant, ne demeurerait pas inactif. Il lança ses troupes à l'assaut des retranchements romains sur la colline de Flavigny. Ainsi, la bataille éclatait aux deux extrémités de la plaine si formidablement for-



Un Gaulois vaincu tue son épouse et se suicide pour échapper à l'esclavage.

tifiée, sur le mont de Flavigny et sur le mont Réa, et les Romains devaient faire face, tout à la fois, à une attaque par le dedans et à une attaque par le dehors. César suivait les phases du combat, d'un observatoire qui lui permettait d'en observer toutes les péripéties et d'où il dirigea sa manœuvre avec le calme d'un joueur d'échecs. Lorsqu'il vit que les légions du mont Réa donnaient des signes de lassitude, il y envoya Labienus avec six cohortes. Puis il jeta sur Vercingétorix des renforts qu'il préleva sur les troupes de la plaine, et, quand il le jugea nécessaire, il marcha lui-même sur le mont Réa, pivot de toute l'action, en ramassant tout ce qu'il avait encore de troupes disponibles, environ quatre légions. Les deux armées le reconnurent; il portait son manteau de pourpre. Ce fut alors, de part et d'autre, un redoublement de fureur et d'acharnement; tous sentirent que l'instant décisif était arrivé, et que le vaincu de cette heure serait vaincu pour toujours. Malgré leur folle bravoure, et l'intrépidité avec laquelle ils luttèrent et se firent tuer, les Gaulois ne purent rien contre la supériorité technique des légions, fanatisées par la présence de l'Imperator. Ce fut un épouvantable carnage. Les assiégés, qui avaient tenté, sur les hauteurs de Flavigny, l'attaque dont nous avons parlé plus haut, battirent en retraite lorsqu'ils virent les renforts perdre pied, et rentrèrent dans leurs retranchements. La défaite s'acheva en débâcle. Si l'armée gauloise ne fut pas détruite jusqu'au dernier homme, ce fut parce que les Romains se trouvaient vraiment trop fatigués pour les poursuivre et les tailler en pièces. Mais qu'importait ? Ces fugitifs épouvantés, démoralisés, désarmés, blessés pour la plupart, n'étaient plus des soldats. Ils pouvaient, s'il en avaient la force et s'ils en trouvaient les moyens, regagner leur cités ou leurs villages : ils y porteraient la terreur de Rome.

Le grand effort collectif de la Gaule était brisé. Elle était maintenant livrée au vainqueur.

Vercingétorix n'essaya pas de lutter plus longtemps. Son impuissance était absolue, et son obstination n'eût pu que provoquer un massacre de toute la garnison. Il tenta de sauver au moins ses compagnons, et convoqua l'assemblée, à laquelle il rendit compte de sa conduite. Il avait, disait-il, entrepris cette guerre pour la liberté de tous. Vaincu, il s'en remettait à la volonté des siens et à celle du vainqueur, si sa mort ou sa servitude pouvaient apaiser Rome.

Le sacrifice fut accepté, — et l'événement est devenu légendaire : le chef gaulois sortant de son camp, revêtu de sa plus riche armure et venant jeter ses armes et son casque aux pieds de César, immobile et impassible sur le tribunal dressé en avant des lignes. Le vaincu fut enchaîné et emmené par les licteurs. Il devait attendre six ans l'heure du dernier supplice. Que César se soit montré impitoyable jusqu'à la cruauté, qu'il ait exercé avec une terrible rigueur les droits de la victoire, on ne saurait le nier. Mais il faut songer aussi à la haine, à la haine légitime, dont il devait être animé envers un homme qu'il avait considéré et traité comme un ami, dont la rébellion avait compromis une œuvre gigantesque de plusieurs années, dont le succès enfin eût ruiné toutes ses espérances, et l'eût réduit lui-même à l'exil ou à la mort. Le châtement fut sans merci : il n'outrepasait pas les risques que l'homme avait fait courir à César et à Rome, — car la victoire de Vercingétorix eût bouleversé le destin de l'Etat romain.

A la nouvelle de ce succès, qu'on n'osait presque pas espérer, le Sénat tremblant respira, et ordonna, pendant vingt jours, des actions de grâces aux dieux. Chaque soldat de l'armée reçut un esclave gaulois. Quant au proconsul, il se réserva vingt mille Eduens et Arvernes, et les remit en liberté pour regagner l'amitié de ces peuples, qui se soumettaient aussitôt.

La capture de Vercingétorix terminait ce grand effort d'indépendance, dans lequel la Gaule avait jeté ses meilleures forces ; elle ne signifiait pas que toute résistance fût abattue. Mais, après sa chute, la Gaule se retrouva dans cet état de division et de particularisme qui lui interdisait toute défense efficace; elle ne reconstitua plus cette unité de pensée et de commandement qui l'avait pour un temps, rendue redoutable. César devait affermir sa conquête, mais, avant tout, pacifier les âmes. Le temps pressait. Il avait consacré à la soumission de la Gaule sept années de sa vie : ses adversaires soutenaient que, légalement, son commandement expirait dans deux ans. Deux ans, c'est-à-dire deux étés, puisque les campagnes d'hiver étaient pratiquement impossibles. Il fallait donc se hâter : sur bien des points, l'esprit d'insurrection subsistait encore.

Fort heureusement, la soumission des Eduens et celle des Arvernes, les deux peuples les plus puissants de la Gaule, détermina beaucoup d'hésitants à incliner vers Rome, dont les partisans, très nombreux dans toutes les cités, s'étaient dissimulés dans les derniers mois, mais désormais reprenaient courage et affirmaient leurs sympathies. Deux expéditions de répression furent dirigées contre les Bituriges et contre les Carnutes : c'était, beaucoup plus qu'une guerre, une dure opération de police, réalisée par des troupes encore irritées des dangers

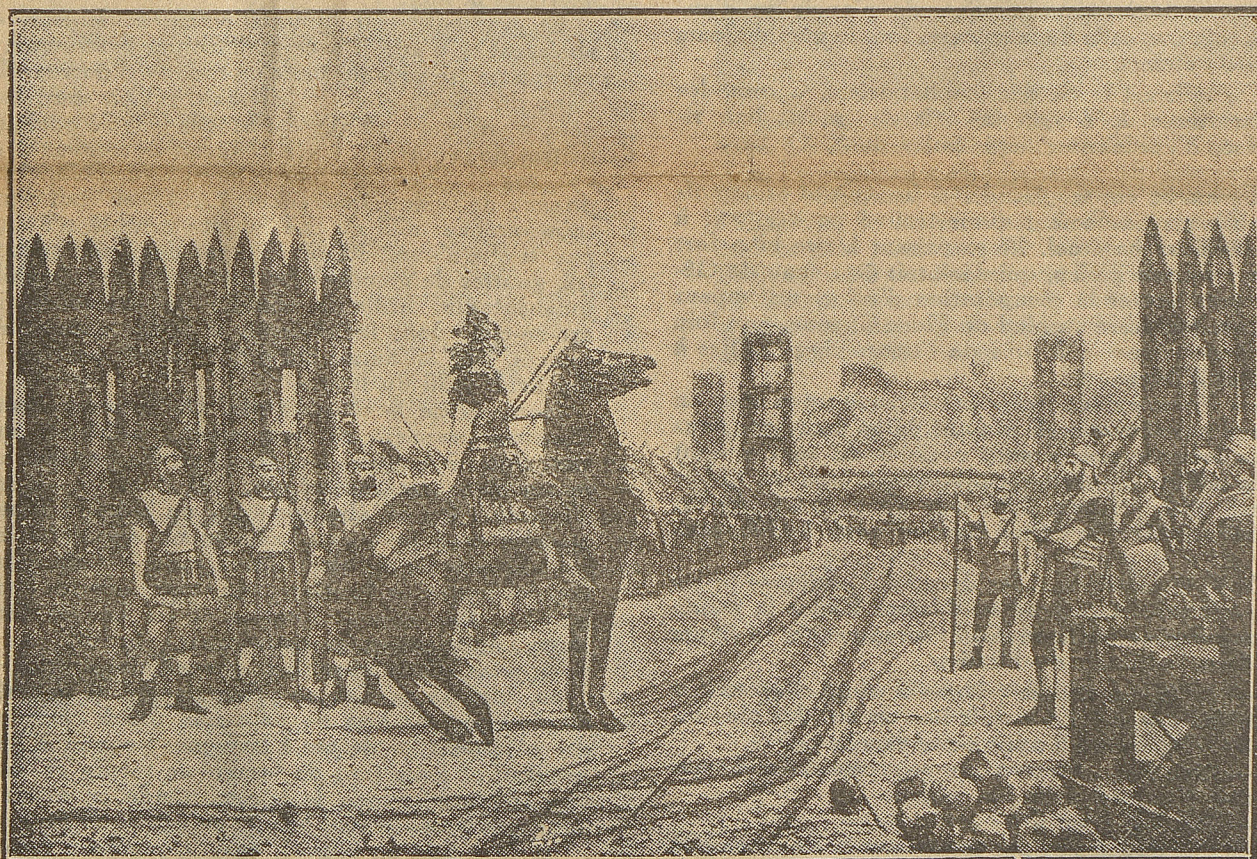
qu'elles avaient courus, et qui pillaient et dévastaient sans miséricorde, dans un double appétit de vengeance et de butin.

Les peuples du Nord-Est luttèrent avec plus d'âpreté, dans un sursaut désespéré. Ce ne fut qu'à la suite d'un vaste investissement, et après bien des escarmouches, que César put triompher des Bellovaques et de leurs alliés. Les Trévires furent défaits par Labienus, le territoire des Eburons fut saccagé, et la conspiration belge fut anéantie. A l'Ouest, les cantons maritimes et les peuples limitrophes de la Loire essayèrent de se soulever, mais furent promptement réduits à l'impuissance. Ce n'étaient plus que des révoltes locales, des réveils d'hostilité, voués à l'insuccès par leur caractère fragmentaire. Quelques chefs de bandes essayèrent encore de la guérilla. C'est à Uxellodunum, dans le Quercy, que devait éclater le dernier foyer de l'incendie. Deux chefs gaulois, Drappès et Luctère, s'y étaient enfermés avec quelques troupes. Le premier fut pris, le second se vit coupé de ses soldats, cantonnés dans la forteresse, et sans possibilité de communiquer avec eux. Les assiégés firent preuve d'un héroïsme aussi vain qu'éclatant : ils tinrent jusqu'à la limite de leurs forces, et ne se rendirent que lorsque, faisant détourner toutes les sources, César les eut privés d'eau. Ils capitulèrent enfin, mais ne purent obtenir la clémence du vainqueur, lassé d'une si opiniâtre résistance : tous les soldats de la garnison furent renvoyés dans leurs foyers, un poignet coupé. Les cantons du Nord-Ouest, encore frémissants, se soumettent les derniers, et la Gaule entière, après huit ans de campagnes, se vit sujette de Rome. La soumission était si complète, l'abattement des vaincus si profond, qu'ils n'essayèrent même plus de se soulever lorsque, en 49, la guerre civile rappela en Italie la plus grande partie des légions. Quelques troupes, formées principalement de recrues, suffirent alors pour représenter Rome, et sauvegarder sa conquête : la Gaule n'avait plus, ni matériellement, ni moralement, la force de s'insurger.

Le retentissement d'une telle victoire fut incomparable à Rome et dans tout l'Empire. Trois li-

culture ? Rome devenait l'éducatrice, la maîtresse spirituelle des peuples qu'elle avait soumis : qu'elle sût se faire aimer d'eux, et, à leur tour, ils seraient Romains. Aussi le premier soin du vainqueur fut-il de respecter, autant qu'il le pouvait, toutes les institutions, religieuses ou politiques, qui n'étaient pas incompatibles avec le pouvoir de Rome. La Gaule ne fut pas, comme les provinces l'étaient jusqu'alors, livrée aux exactions de gouverneurs ou de fermiers de l'impôt, qui considéraient comme des mines d'or les pays placés sous leurs ordres. La taxation, qui n'avait rien de démesuré, fut fixée à une somme annuelle de cinquante millions, à peu près, de notre monnaie actuelle. On ne toucha pas aux constitutions locales : aristocraties, oligarchies, monarchies, — car cette division même favorisait les intérêts de Rome. Mais, partout, César fortifia le parti le plus sincèrement attaché à sa politique, et les avantages qu'il assurait aux alliés, la prépondérance qu'il leur donnait dans leur propre pays, étaient de nature à lui gagner les sympathies de ceux qui hésitaient encore. Il accorda le droit de cité romaine à un grand nombre de nobles gaulois ; il en accueillit quelques-uns dans ce Sénat qui, à distance, faisait encore figure d'assemblée vénérable et majestueuse. Mais il s'efforça de remplacer le celtique par le latin, comme langue officielle, et ce fut là, peut-être, une de ses décisions les plus grosses de conséquences : avec la langue, c'était la pensée romaine qui allait graduellement imposer ses formes à l'intelligence gauloise. Ainsi commençait cette romanisation du monde occidental, qui nous a faits ce que nous sommes : plus que les fils de Vercingétorix, nous avons le droit de nous proclamer les fils de César.

Quant à lui, qu'on se représente ce qu'il devait être au terme de ces huit années. Seul, sans doute, il pouvait mesurer exactement la grandeur de l'œuvre qu'il avait conçue, et réalisée. Elle lui avait, si non révélé, du moins attesté la puissance de sa volonté, sur les événements sur les hommes. Le raffiné était devenu un dur soldat, un général au coup d'œil prompt, aux décisions audacieuses, appliquées avec la plus redoutable ténacité; il avait appris la



Vercingétorix, après sa défaite, se rend à César vainqueur.

(Tableau de Henri Motte).

gnes de Plutarque, d'une sobriété déclamatoire, nous montrent sous quel aspect gigantesque le monde antique se représentait l'œuvre de César : « En huit années, il emporta huit cents villes, soumit trois cents nations, vainquit trois millions de soldats, dont un tiers mourut les armes à la main, dont un tiers fut jeté en esclavage ». Ce n'était plus aux Alpes que se trouvait désormais la frontière de l'Empire romain, mais aux rives du Rhin; et le fleuve, deux fois franchi par César, formait la ligne de démarcation entre deux races, et marquait le point idéal où s'arrêtait la civilisation, face à la barbarie.

Pendant une année encore, César demeura dans le pays dont il venait d'achever la conquête. Il fallait en gagner l'amitié, s'en assurer la fidélité. A l'œuvre de soumission, si longue, si pénible, parfois si tragique, il avait voué toutes ses pensées, toute son activité, tout son génie. Jamais il n'avait méconnu la valeur de son adversaire, jamais il ne l'avait confondu avec ces Germains, qu'il avait pourtant utilisés contre lui. Il savait quelles étaient les qualités de cette race, d'intelligence si vive, de cœur si ardent, et de si indomptable courage. Que leur manquait-il, sinon une direction, une discipline, une

valeur de l'esprit d'offensive, l'efficacité implacable de l'action lorsqu'elle ne dévie pas de la ligne idéale qu'elle s'est tracée; il n'avait perdu aucune de ces qualités de séduction, de finesse diplomatique, qui sont un des mérites, et parfois un des défauts, de l'âme italienne; mais il avait su se résoudre à la sévérité et à la cruauté même, lorsqu'elles lui semblaient nécessaires, et il avait aboli en lui toute vaine sensibilité. Peut-être lui était-il arrivé de douter, et, certainement, il avait souffert, frappé dans ses plus douces affections; rien n'avait pu le faire faiblir; il semblait qu'il se fût placé au-dessus de l'humanité. Comment n'eût-il pas estimé qu'il avait désormais tous les droits, et qu'après avoir donné à Rome la domination d'un monde, il était seul assez fort pour dominer Rome ? Ambition, certes; mais à ce degré, et quand, de son succès, dépendent la prospérité et la vie d'un Empire, l'ambition la plus démesurée devient légitime, et l'être qui dépasse de si haut les autres êtres peut et doit estimer qu'il a reçu du destin la mission de leur dicter sa loi.

Auguste BAILLY.

L'Armistice des Monstres

Dans un des nombreux petits restaurants qui pululent, rue de la Digue, à Alger, et dont la clientèle se compose habituellement de pêcheurs appartenant à toutes les races méditerranéennes, on avait depuis quelque temps réservé une table du fond à un groupe de Français et d'Espagnols. Gens de mer, eux aussi, sans aucun doute; mais avec quelque chose en moins ou en plus, qui établissait entre eux et les pêcheurs une différence indéfinissable. Moins de gaieté et de vivacité dans les gestes, moins d'éclats de voix, mais plus de fixité dans le regard et de gravité d'expression. Et, si leur corps était tout aussi herculéen, les forces en semblaient minées par de terribles fatigues, dont la pâleur de leur visage conservait les traces.

Dans ce petit monde du filet et du poisson, on les considérait avec grand respect et, en parlant d'eux, les voix cassées, habituées à crier en plein air et à surmonter le hurlement du vent, baissaient le ton, comme en présence de souverains hiérarchiques. Il existait, en effet, entre les deux classes une véritable différence de niveau de vie; aux uns la surface de la mer, dans l'ample respiration de tout le créé, avec toutes les décolorations de l'azur, le jour et la nuit, par temps calme et par tempête, dans la joie du mouvement et de la lutte; aux autres la glauque immobilité de l'abîme où meurt la lumière et où glisse et s'agite une faune inconnue... : la respiration mesurée par des manomètres et des valvules, la macabre vision de carcasses coulées, la palpation d'énormes et lacérants râteliers de fer, la sombre entrée dans ce terrifiant et obscur fouillis constitué par un navire qui a sombré, et où de nombreux cadavres, légèrement inquiets de n'avoir eu d'autre Croix que celle de la maturité, font le guet de leurs regards éteints.

Car telle est la vie des scaphandriers. Comme les nécrophores, leur pain est fait de mort; leur richesse, d'épidémies : épidémies de S. O. S...

Un matin, ces scaphandriers français et espagnols semblèrent finalement avoir trouvé un dérivatif à leur sérieux habituel. Ils se prirent à rire bien fort d'un confrère italien, qui déclarait être venu de Gênes pour tenter la récupération d'un grand vapeur qui avait sombré au pied du Mont Chénua, non loin de Ras-el-Amuch, à près de trente-cinq milles à l'ouest d'Alger.

— Vous arrivez justement lorsque nous nous en allons pour rentrer chez nous. Jusqu'à ce jour nous nous sommes précisément occupés du vapeur dont vous parlez. Un riche recouvrement, bien sûr ! Mais rien à faire... Elle a donc tant d'argent à gaspiller, votre Société?... Faites comme nous : allez-vous en...

Mais ni les rires ni les questions ironiques ni les conseils sarcastiques ne semblaient fléchir la froide détermination qui se révélait clairement sur le visage et dans l'attitude de l'Italien.

— Mais, ne repose-t-il pas à vingt-cinq mètres sous eau à peine ? Ce doit être un cas des plus faciles — répliqua-t-il avec beaucoup de calme.

— Bien sûr... Pourvu que vous réussissiez à vous mettre d'accord avec les requins...

— Ah ! Il y en a ?

— Par douzaines, par troupes... Et ils sont là toujours, autour du trou béant, patients comme une foule de gens affamés s'imaginant qu'on leur ouvrira la porte d'une salle où se trouve préparé un somptueux festin, pourvu qu'ils se tiennent tranquilles et que le maître de maison ne soit point dérangé par leur tumultueuse importunité...

L'Italien se passa une main sur le front, s'efforçant de paraître tranquille, mais il sentit bondir son cœur comme sous l'étreinte soudaine d'un rude nœud de corde. Adieu, ardent espoir d'un succès — le premier — qui aurait changé le cours de sa pauvre existence de petit scaphandrier, employé jusqu'alors à des travaux peu rémunérateurs à l'intérieur des ports, et qui l'aurait poussée sous les arcades triomphales d'un grand récupérateur de navires ! Adieu surtout, beau rêve d'amour... : ce rêve qui l'avait décidé à accepter les propositions de la Société de Récupérations Maritimes, laquelle l'avait envoyé à Alger pour tenter la redoutable épreuve ! Voilà pourquoi on lui avait dit à Gênes qu'enfin son tour était arrivé... qu'il allait gagner un pourcentage considérable et inusité... Ah ! comme la radieuse perspective de pouvoir se présenter à nouveau, mais riche cette fois, devant le père de la jeune fille ardemment aimée, par lequel il avait été éconduit comme trop pauvre, comme cette perspective se dissolvait à présent dans le faux jour d'un traquenard !

— Mais aucun d'entre vous n'a essayé de se lais-

ser descendre jusque lui ? — demanda-t-il, en se clarifiant la voix par des raclages de la gorge évoquant l'asphyxie.

Alors les rires redoublèrent, se répercutant tout autour, parmi les tables des pêcheurs, jusqu'au comptoir de la patronne, une grosse femme de mer, ordinairement neutre, telle une déesse, au-dessus de tout ce qui s'agitait au niveau sous-jacent des cibles.

— Essayez vous-même !... Et sans jalousie, hein ! Surtout n'oubliez pas de nous télégraphier de l'autre monde comment cela s'est passé ! Ah ! ah ! Essayez !... Ah ! ah !...

II

Mais vraiment, y en avait-il tant ? Et restaient-ils toujours là ? S'il s'était agi, au contraire, d'un prétexte pour masquer leur propre insuccès et dégoûter tout autre de renouveler la tentative ? Défiante de nature, le Ligure attache peu de poids aux paroles et préfère n'accorder foi qu'aux faits qu'il a lui-même constatés et analysés minutieusement, avec sa logique acérée et précise comme un instrument de chirurgie. Surmontant le malaise qui l'avait saisi, le scaphandrier italien retourna à bord du bateau de sauvetage appartenant à sa compagnie et le mena jeter l'ancre au-dessus du navire submergé. Puis il laissa filer un câble et, après avoir fixé à l'extrémité de celui-ci une échelle de cordes à échelons de bois, il se coucha en quelque sorte sur l'eau, y plongeant l'instrument que les scaphandriers appellent « miroir » et dont ils se servent comme d'un rudimentaire périscope renversé pour scruter le mystère azuré de la mer.

Et graduellement, graduellement seulement, en abaissant le « miroir » centimètre par centimètre, il vit apparaître sous ses yeux un monde d'horreur. Le flanc du navire coulé se dressait, tel un mur, tout noir, d'un fond tourmenté d'écueils jusqu'à quelques mètres de la surface. Le trou devait se trouver là où l'on voyait s'étendre comme une confuse blancheur de sacs, de caisses, quoi encore ?... L'eau était d'une transparence telle qu'elle aurait semblé n'exister pas, si elle n'avait été révélée par des stries verticales, gouttes de gemme dissoutes en pluie immobile, inconsistante, brillante comme un extraordinaire arc-en-ciel, dont le jaune et le rouge eussent été effacés. Et l'on aurait donc dû pouvoir préciser ce qui avait jailli du trou...

Non, on ne le pouvait pas. De longues formes obscures passaient et repassaient... adhérant souvent l'une à l'autre... et formant des groupes qui se roulaient sur eux-mêmes, tels d'immenses sacs d'intestins mis en ébullition par un puissant drastique. En de monstrueux frémissements apparaissaient çà et là des ventres blanchâtres, qui laissaient entrevoir les fentes de bouches sans cesse ouvertes et refermées. Les épines dorsales et les queues fourchues s'agitaient en un mouvement hélicoïdal lent et mou, sans décomposer les merveilleuses stries de l'eau, comme si elles ne provoquaient ni poussées ni réactions. Et l'on ne parvenait pas à comprendre comment un de ces l'agiques pouvait à l'improviste et avec tant de facilité se tordre en un S plus tragique encore, le museau tendu en avant et la gueule horriblement béante en forme de caverne.

Et tout cela en silence, sans le moindre frémissement, sans petites bulles, sans aucune répercussion sur la tranquillité inaltérée de la surface, couvercle de diamant d'un immense écrin de monstres...

L'homme frissonna, retira le « miroir » et remonta à bord. Un autre eût aussitôt donné ordre de lever l'ancre et de mettre la barre à l'ouest, sur l'Italie. Mais le Ligure dompta sa raison et l'obligea à déchirer l'enveloppe de terreur dans laquelle elle se tenait contractée. Il voulait s'amuser — comme ça, sans but précis, pour tromper le temps — à constater ce qui adviendrait de lui s'il se laissait glisser dans l'eau : une idée d'asile d'aliénés, lorsque un fou furieux enserré dans sa camisole de force veut imaginer un jouet et en jouer longuement dans sa cervelle ébréchée.

Et il s'amusa à remplir de paille un costume de scaphandrier, dûment muni d'un casque et d'un collier, de poids sous les souliers et de ficelles aux jambes et aux bras, ainsi qu'une marionnette. Puis il laissa filer lentement ce lui-même-fantôme, du bout de l'échelle jusque dans le grouillement des monstres; et, avec son miroir, il observa.

Toutes les formes, là en bas, sursautèrent et, se muant soudain en C et en S, s'éloignèrent du pseudo-scaphandrier. Mais, aussitôt après, revinrent, raidies en I, se disposèrent l'une à côté de l'autre, le museau tendu, et restèrent immobiles, comme entièrement mortes. Le fantôme agita les bras, les

jambes, s'assit sur les écueils, se redressa, s'approcha du trou... Rien : le demi-cercle des horribles museaux, amincis en angles aigus et surmontés par les petits points noirs des yeux, ne bougea pas, pétrifiés en une stupéfaction calme, sans aucune violence.

Alors l'homme vrai vit, dans l'espace demeuré libre autour du flanc percé du navire, de denses essaims de petits poissons, attirés par le remous d'une quantité de galettes tombant des sacs éventrés. Immédiatement il comprit : c'étaient ces essaims qui servaient d'appât aux monstres, lesquels s'en donnaient à cœur joie, oubliant l'homme dont les os sont toujours durs à broyer et représentent un travail fatigant.

Donc ? Et donc, l'incroyable... Malgré l'opposition terrifiée de l'équipage du bateau de sauvetage, au lieu du fantôme ce fut le vrai scaphandrier qui descendit.

III

Au-dessus de lui, vingt-cinq mètres d'eau ; sous ses pieds, des écueils et la fluctuation lente des algues; en face, une grotte de fer encombrée de sacs; tout autour, un demi-cercle immobile de ventres blanchâtres, marqués de gueules sans cesse ouvertes et refermées en un continu mouvement de soufflet. A travers les cristaux de son casque, il surveillait le terrifiant demi-cercle, tournant de temps à autre la tête et maintenant fermée la valve de décharge, afin que les bulles d'air, montant en bouillonnement bruyant, ne lui voilassent point la vue. Rien, toujours rien : un armistice parfait, loyal; le calme absolu de l'horrible troupe. Parfois, comme s'il avait été soulevé en un moment de distraction par un courant vertical, quelque squalo s'évanouissait dans les lointains laiteux de la surface ; mais aussitôt, sans que rien bougeât en lui, il revenait prendre sa place pour observer attentivement le scaphandrier au travail, le maintenant exactement dans la bissectrice de l'angle aigu de son museau.

Dix jours durant, l'extraordinaire phénomène se renouvela, se terminant toujours par la ruée immédiate des squalos sur les essaims de petits poissons, à peine le scaphandrier remonté. On eût dit qu'ils devinaient dans le courage stupéfiant de cet homme son douloureux roman provoqué par la férocité de sa race. Mais, quand la trouée fut close et que plus un brin de galette ne resta sur le fond, que dès lors tous les essaims de petits poissons disparurent, le demi-cercle témoigna de l'inquiétude. Les l commencent à se retordre en C et en S et les queues fourchues fouettèrent l'eau, tandis que les museaux se tendaient en avant, la bouche ouverte de nouveau en grotte noirâtre. Et, quand on remonta le scaphandrier de ce qui fut sa dernière immersion, celui-ci se vit suivi par la troupe des croupes sombres, par les frémissements blanchâtres des ventres, par les extrémités des museaux, masse terrifiante redevenue grouillement et excitée de nouveau par sa fureur sanguinaire contre l'homme, aussi vieille que la création et vraiment spécifique...

Un roman ? Oh ! non... à preuve que j'y mets un nom, disparu depuis peu du monde maritime, mais écrit en lettres d'or dans les annales du courage italien : Antonio Serra...

Et la jeune fille aimée ? A combien aura-t-on évalué dans sa famille à elle l'armistice des monstres ?

Guido MILANESI

Traduit de l'italien par Edm. Leclef.
(Extrait de « Il guardiano del Duilio », Mondadori, Milan, 1931).

MAXIMES

Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.
La Bruyère.

Notre société subit présentement le sort de tous les malades : on l'assomme de conseils. Il paraît quantité de livres sur les troubles dont nous souffrons, et d'une valeur fort inégale; il en est, parmi eux, de bons et de très bons. Mais, malheureusement, dans l'immense vacarme verbal, ils ne comptent pas plus que les autres : quand tout le monde parle, il est naturel que personne n'écoute plus.

Ce qui manque le plus parmi nous, ce sont les petits groupes d'étude où toutes les idées qui se répandent vainement pourraient s'enfoncer, où une élite d'esprits et de caractères, réunis dans une intention noble, échapperaient à l'éparpillement universel pour travailler au salut commun. Voilà, selon nous, dans le drame qui nous agite, le point principal : le grand nombre, s'il doit être sauvé, ne pourra l'être, chez nous, que par le petit. Abel BONNARD.

LE TABERNACLE DE VOTRE EGLISE
est banal, mal fabriqué et vieux. Qu'attendez-vous pour nous faire signe.

H. HOLEMANS, Statuaire et Orfèvre,
122, rue du Viaduc, BRUXELLES.

UN GRAND HOMME

Les coups d'Etat de Gallieni

On annonce la publication en librairie des « Carnets de Gallieni ». Ces Notes intimes, jetées, chaque soir, sur son agenda, par le Sauveur de Paris, ont un relief vivant, d'une rare franchise. Elles ne devaient servir qu'à écrire, plus tard, ses Mémoires. Sa mort, au centième jour de la bataille de Verdun, l'en a empêché. Son fils n'a pas cru devoir garder plus longtemps pour lui seul ces vigoureux raccourcis. Le livre leur conserve pieusement un texte familier, mais saisissant, écrit au jour le jour, dont il nous aura suffi de préciser les heures et les circonstances pour faire de ces résumés des pages d'histoire irrécusables.

Le public y apprendra des faits pathétiques, dont il ne s'est pas douté, la plupart du temps. Et les professionnels y trouveront le plus haut, le plus pratique des enseignements militaires et civils.

A la veille de cette publication, nous nous bornerons à raconter brièvement comment, par deux fois, la politique, alarmée des silences ou des résistances du vainqueur de l'Ourcq, envisagea le projet de briser net sa glorieuse carrière et même de le faire arrêter.

La première fois, ce fut au lendemain du redressement et de la victoire de la Marne. Clemenceau, dans un article d'une redoutable ironie, s'amusa féroce à terrifier Bordeaux : il affecta de laisser entendre que Gallieni, soudain populaire à Paris, préparait un coup d'Etat, avec la complicité du fameux « cabinet civil » organisé par Paul Doumer au lycée Duruy. Le Gouvernement n'ignorait pas qu'après avoir demandé au Gouverneur de Paris de se priver des services actifs du futur martyr de Gorguloff, il avait dû capituler devant le refus du Général de se séparer de lui. Gallieni était allé, en effet, jusqu'à offrir sa démission, si l'on persistait à lui imposer, pour des raisons périmées de rancune politique, le départ du plus ardent de ses collaborateurs volontaires.

Le 12 septembre 1914, deux envoyés de Bordeaux, MM. Briand et Sembat, arrivèrent à Paris pour faire une enquête et motiver la décision définitive du Gouvernement envers le « soldat factieux » que Clemenceau — pince-sans-rire narquois — paraissait désigner aux ministres alarmés comme un danger national.

Les deux émissaires, assez peu rassurés, commencèrent par interroger un officier de l'entourage du Gouverneur, dont la parenté avec Gambetta leur semblait garantir le loyalisme. Il ne les rassura qu'à demi.

— Il paraît, lui dit Sembat, sans grande conviction d'ailleurs, que votre Chef a fait, en quelques heures, juger et fusiller, à Madagascar, les deux principaux ministres de la reine Ranavalao.

— C'est historique, confirma l'artilleur, très divertie par la situation.

Et il invita les « missi dominici » à déjeuner avec Gallieni. Deux heures après, ils riaient eux-mêmes de leur mission ridicule et le Gouverneur de Paris, pendant un an, n'eut pas de défenseurs plus résolus, malgré les attaques des Augagneur et des Cassandre d'une politique pour laquelle tout général heureux était un péril public.

— Est-il vrai, lui avait demandé Sembat en éclatant de rire, que vous voulez aller coucher à l'Elysée, un de ces soirs ?

— C'est à vous de fixer la date, avait répondu Gallieni ; car je vous ai réservé à tous deux un rôle prépondérant dans mon coup d'Etat.

Le second complot contre Gallieni fut beaucoup plus grave. Tout le Conseil en délibéra.

Le Général avait eu, comme ministre de la Guerre, un succès éclatant à la tribune de la Chambre. Ce soldat, qui, sincèrement, avait affirmé, en entrant, sans enthousiasme, dans le cabinet Briand : « Je ne sais pas parler ! » s'était fait acclamer de tous. Ses collègues en furent plus inquiets encore que surpris. M. Poincaré note leur impression, à cette date, en écrivant : « Ce grand soldat est aussi un grand tacticien politique ». Bonnal dit, dans un journal : « Enfin ! nous entendons le langage d'un chef ! » Et Maurras constate : « On attendait un pandour. On entend un homme bien élevé, poli et doux, qui s'explique avec calme, simplicité, clarté ».

Les éloges de ses collègues au Conseil le laissent froid. Visiblement, il regrette de s'être embarqué

dans la « galère politique ». Pendant les « palabres interminables » du Gouvernement, il se tait, découragé. « Il paraît souffrir d'un mal secret », note M. Poincaré.

La vérité — on la lira dans les terribles Notes de ses Carnets — c'est que Gallieni reste stupéfait de constater le temps perdu en discussions inutiles au plus dur moment de la Guerre. Les souffrances « mortelles », qu'il cache à tous, en sont aggravées, sans le détourner de son labeur continu.

L'affaire de Salonique, la crise, encore insoluble, du Haut Commandement, l'empoisonnement du conflit des Dardanelles par la diplomatie, l'entrevue interalliée de Calais, où Kitchener pose des conditions draconiennes, les heures gâchées en audiences vaines et dans les commissions incohérentes assombrissent Gallieni, inquiet déjà de l'insuffisance des défenses autour de Toul et de Verdun. Les interpellations électorales achèvent de l'exaspérer. Il veut s'en aller à tout prix. Par une ironie singulière du destin, toutes ses révoltes tournent à son avantage. Le Parlement lui fait des ovations. Il a l'impertinence de quitter le Conseil des ministres toutes les fois qu'on y agite des questions politiques, dont il se refuse à rien savoir.

— « Briand, note-t-il en janvier, long et embarrassé, discute avec Bourgeois. J'expose mon affaire et je m'en vais, tout heureux d'échapper à cette potinière ».

Plus loin, il écrit : — « Au Conseil des ministres, je sens des hostilités autour de moi... Au G. Q. G. aussi. C'est peut-être un honneur d'avoir tant d'ennemis ; mais quelle lutte !... Ah ! si j'étais bien portant !... »

On dirait, vraiment, que le Conseil a lu ce regret. Alors que Gallieni veut dire : « — J'irais commander une Armée sur le front ! » la « parole » — comme il l'appelle — ne manque pas de l'interpréter en menace directe.

Le 4 mars, dès que Gallieni est parti, ses collègues, alarmés, échangent des projets violents. L'écho s'en trouverait au 8e volume des Mémoires de M. Poincaré. Il déclare qu'on conspire, autour de Gallieni, contre « le Parlement et les institutions ». Lui, le Chef du complot, « il a toutes les ambitions, toutes ! » L'intérieur réclame la nomination immédiate, à Paris, d'un Gouverneur militaire sûr. Ribot et Clémentel proposent Brugère. Au chef de l'Etat, qui vient d'affirmer : « C'est moi qui dispose de la force armée et je ne la laisserai pas employer à une besogne de coup d'Etat ! » Ribot vient de répliquer avec humour : « A moins qu'on n'ait commencé par l'employer contre vous ! »

Freycinet — 90 ans ! — terrifié des « allures » de Gallieni, prévoit sa dictature militaire. Il faut, à tout prix, trouver un général qui accepte « d'arrêter le Ministre factieux », s'il découvre son jeu brusquement. Dubost en connaît un : c'est Clergerie, l'ancien chef de cabinet du Gouverneur. — « Il n'hésitera pas à arrêter Gallieni, affirme le Vieux Mâcheur, s'il ose tenter l'aventure ».

Hélas !... l'immense, l'incoercible éclat de rire que provoqua cette nouvelle, filtrée jusqu'à nous — rien n'était comique comme l'idée d'un Gallieni arrêté par un Clergerie ! — se brisa vite en rumeur de détresse. Le Chef victorieux était à bout de forces. Une opération très grave s'imposait, qui ne devait pas le sauver de la mort, deux mois après. Et le 7 mars 1916, avec un courage tranquille, Gallieni lisait au Conseil, effrayé de son audace, le lumineux, le prophétique testament militaire sur la réforme indispensable du Haut Commandement qui allait être son dernier acte de ministre.

Quinze jours après sa mort, Briand, dans une des séances secrètes de la Chambre, interpellé par Maginot, osa nier l'existence de ce magistral écrit. Il ne voulait plus se souvenir qu'il avait crié, parmi l'émotion bruyante de tout le Conseil : « Mais c'est un document terrible ! On nous disait bien que vous faisiez bande à part et tiriez contre vos collègues ! » — « Fauteur de coup d'Etat ! » accentuaient les autres.

— « Ce rapport n'existe pas ! déclara Briand, à la Chambre, le 16 juin 1916. Monsieur Maginot, j'affirme qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu un rapport de Gallieni sur le Haut Commandement ! »

Maginot, qui n'avait pu obtenir — nous avions promis de ne rien publier pendant la Guerre — ce document capital, se vit opposer par le trop habile Président la parole de M. Combes. Le ministre d'Etat déclara qu'il n'avait, en effet, jamais entendu au Conseil la lecture de ces Notes inoubliables.

Briand triomphait. Le lendemain, le « petit père » Combes, interrogé sur l'incident, consultait son agenda : le jour où Gallieni avait lu son Rapport, le vieux ministre, souffrant d'une bronchite, était dans son lit !

Il n'avait pas assisté à la séance et ne s'en souvenait plus... Seul, « cette vieille ficelle de Briand » — comme écrit familièrement Gallieni dans ses Carnets intimes — ne l'avait pas oublié.

P.-B. GHEUSI.

La manie redoutable de la facilité

En tête de « Je suis partout », M. Pierre Gaxotte publie ces propos dont nous devrions, nous aussi, faire notre profit.

L'Europe entière est secouée par une volonté de puissance dont la masse n'a pas idée chez nous. Jamais les nationalismes n'ont été aussi surexcités et, entre eux, se noue une affreuse alliance antifrançaise. Nos hommes politiques n'ont de tendresse que pour le « petit » : le petit contribuable, le petit propriétaire, le petit commerçant, le petit fraudeur, le petit retraité, le petit condamné. Toujours le petit. De petits hommes protégeant par de petits moyens de petites sinécures. Un personnel de nains au service de petites affaires, avec de petites conceptions, engendrant de petits scandales. De cet étalage de miniatures, l'Europe a conclu que la France s'abandonnait, qu'elle était lasse d'être grande et que son temps était fini. Et à tous, la pensée est venue de s'agrandir à nos dépens.

Nos colonies, notre territoire, notre or et nos maisons ne se garderont pas tout seuls. Nous aurons beau nous faire humbles, doux et petits, nous continuerons à inspirer de l'envie, mais au lieu de nous respecter, on nous méprisera. Des Etats d'Europe, les uns déjà escomptent le moment où la guerre fraîche et joyeuse redeviendra possible, et les autres combinent en silence les fructueux chantages des ultimes neutralités. L'électeur a cru voter pour sa petite pension. Amis et ennemis ont conclu qu'il optait pour le suicide.

Que l'on ne m'accuse pas d'un pessimisme exagéré. Je sais tout ce qu'il y a de hâtif et de faux dans les jugements de l'étranger. Un jour notre peuple se réveillera. Mais, en optant pour la facilité, l'abandon, le laisser-aller, il s'est préparé des semaines plus pénibles, des efforts plus douloureux. Dans un mois ou dans un an, il faudra dire « non » au monde, mais ce « non » coûtera plus cher que si nous n'avions pas laissé croire que nous voulions dire « oui » à tout.

Pierre GAXOTTE.

MA CORBEILLE DE LIVRES

SOMMAIRE. — Mariage et Natalité. Congrès de la Natalité Bruxelles 1931. — Contes philosophiques par Pierre de Nolhac. — La Pologne menacée, par Ed. Louis Jaquet.

Réuni en novembre 1931 au Palais des Académies sous les auspices de la Société Médicale Belge de Saint-Luc, le Congrès de la Natalité fut un événement qui impressionna l'opinion publique elle-même. Pour étranger qu'il soit, trop peut-être, à la littérature, le volume qui rend compte de ces travaux, paru aux Editions de la Cité chrétienne, Bruxelles, à la Librairie Peigue, Paris, sous le titre « Mariage et Natalité » revêt une telle importance qu'il pénètre de force dans cette Corbeille. Au reste, le caractère scientifique et technique de ce grave sujet, par certains côtés délicat et épineux, contraindrait la critique à rester ici, sous la rubrique littéraire, dans les généralités, quitte à y revenir opportunément avec les précisions voulues dans le corps du journal.

Il serait malaisé, assurément, d'aborder une question d'une plus angoissante actualité que celle du refus de la vie par le renversement de la loi fondamentale de la reproduction de l'espèce humaine. Il n'est pas de trouble plus profond retentissant avec plus de force dans toutes les sphères de l'activité. C'est le déséquilibre effrayant entre les naissances et les décès. C'est le suicide d'une civilisation qui s'épuise en raffinements, qui se laisse envahir par le monstrueux égoïsme jusqu'à l'abdication du devoir le plus sacré.

Ainsi agonisa l'Empire romain devenu par manque d'enfants une proie facile pour les Barbares.

Allons-nous répéter cette histoire ou réagir avec toute l'énergie de la foi ? Nous sommes à ce tournant tragique où la terrible option nous est offerte. C'est l'heure où jamais de regarder en face le menaçant fléau et, pour le conjurer, de déployer le suprême effort. Car d'en prendre son parti et de laisser tomber les bras en murmurant le mot désespérant de fatalité, n'est ni d'un chrétien ni d'un patriote, ni d'un homme seulement. Ce nous est donc un devoir de saluer avec une admiration émue pour leur vaillance et leur savoir les médecins, démographes, économistes, sociologues, moralistes, membre de cet aréopage du Congrès qui répandirent la lumière sur toutes les faces du formidable problème de l'heure présente et nous livrent aujourd'hui, sous la forme durable de l'écrit, les leçons qui, en novembre dernier, passionnèrent le public autant que les spécialistes. Le volume n'en renferme pas moins de seize, réparties sous quatre chefs : **Démographie, Economie, Médecine, Morale** se succédant ainsi d'après un ordre plutôt arbitraire que strictement logique. La primauté d'importance scientifique revient, en effet, ici à la médecine. Cinq médecins qui, à des titres divers, font autorité, sont venus déposer à la barre de l'opinion. M. le Dr O. DAUWE, professeur à l'Université de Louvain, chef de service à la Maternité Saint-Anne-Marie d'Anvers, a dit, avec sa haute compétence de praticien, ce que signifiait pour la femme la maternité tant au moral qu'au physique, il a montré dans la mère la femme épanouie en beauté, en vigueur, la reine du foyer respectée et aimée. Le jeune et distingué secrétaire du Congrès, **RAOUL DE GUCHTENEERE** dont le *Birth Control*, ce premier livre qui fut un coup de maître, connaît les honneurs de la traduction en plusieurs langues et de la seconde réédition, a traité de la Pathologie de l'anticonception en savant rompu à la méthode de l'induction expérimentale et j'ajoute, mérite assez rare, en écrivain de large culture doué dans le style d'une naturelle élégance. Le Dr **SCHOCKAERT**, professeur jubilaire à l'Université de Louvain, est d'une force redoutable aux sophismes de la passion, aux calculs de l'égoïsme. Sa vaste érudition enrichie de toute la littérature du sujet, tant allemande que française, et sa prodigieuse pratique médicale qui la complète et la corrobore, lui mettent dans la main la massue d'Hercule pour pulvériser le néo-malthusianisme s'attaquant à l'organisme féminin. Le Dr **BORREMANS-PONTHIE**, chef de service de médecine infantile à l'Institut SS. Jean et Elisabeth, bien qualifié pour parler de l'enfant, a poussé ce cri de commisération : **Ah ! je vous en prie, ayez pitié de l'enfant unique et craignez-le.** Tout son discours atteste que ce n'est pas de la littérature, mais le fruit de l'expérience d'un homme qui vit au milieu de la gent enfantine et la connaît. C'est à un Français, le Dr O. PAS-TEAU, président général de la Société médicale de Saint-Luc, qu'était dévolue la tâche délicate de rappeler à ses collègues leur rôle, leur devoir quant au problème de la natalité et il n'y aura qu'une voix, je pense, parmi eux pour reconnaître dans ces pages le tact exquis du confrère et la haute conscience du médecin chrétien.

Suivant l'ordre judicieusement interverti par M. l'abbé Leclercq dans son substantiel discours de clôture, après avoir recueilli les leçons et les arrêts de la science médicale qui par ses organes les plus autorisés revendique les droits de la nature et réclame impérieusement la soumission à la loi de la fécondité, c'est à la Démographie et à l'Eugénique qu'il faut donner la parole. L'école de la restriction brandit, en effet, pour tenter de se dérober à la condamnation de la médecine, l'arme de la surpopulation en qualité et en quantité, c'est-à-dire l'excès désastreux de la population débordant les subsistances et la multiplication des tarés. La surpopulation est un mythe sur lequel ont soufflé le R. P. LEMAIRE et M. BAUDHUIN, bien connus de nos lecteurs. Le premier auquel nous reviendrons sans tarder, a démontré par d'irréfutables statistiques, la dénatalité de la Belgique en proie à l'infécondité volontaire, la déchéance du peuple wallon « le plus infécond de l'univers » réduit à céder bientôt sa place à une race bigarrée d'immigrants, et, brochant sur le tout, la dépopulation de l'agglomération bruxelloise qui serait la région la plus inféconde de la Belgique et du monde. M. Baudhuin, élargissant ses observations à l'Europe et s'abandonnant, peut-être, à une sorte de fatalisme, prédit que l'Europe ira toujours en se dépeuplant, qu'elle sera colonisée, même absorbée par les peuples de l'Est, slavifiée, si bien que les historiens des prochains millénaires écriront un jour que notre époque vit la cinquième grande invasion de l'Est de l'Europe remontant aux débuts de la guerre mondiale. « Vu de Sirius — admirez le ton désinvolte — ce chapitre de l'histoire de l'humanité ne manquera pas d'être intéressant ».

A cette question se rattache celle de la multiplication des tarés qu'une certaine Eugénique négative prétend éliminer par le fer et par le feu, par des mutilations chirurgicales ou par la ségrégation. Deux rapporteurs de haute compétence, le Dr **LOUIS Vervaeck**, directeur général du service d'An-

thropologie pénitentiaire et le Dr **FERNAND DAUBRESSE**, concordants dans leurs vues, ont mis au point ces idéologies aventurées et ces pratiques audacieuses. Il est infiniment intéressant de recueillir cette déclaration de M. Vervaeck. La sélection humaine reste une conception très théorique, on peut l'affirmer comme un idéal à poursuivre, mais il ne serait guère scientifique de la préconiser en règle générale... A l'heure actuelle, l'Eugénique rationnelle ne peut avoir d'autre prétention que d'éclairer et de conseiller, elle doit s'abstenir d'imposer des décisions qui peuvent mettre en péril la natalité ». L'éminent docteur se rallie à l'examen prénuptial dans les conditions voulues de liberté et de discrétion. M. Daubresse fait bonne justice des procédés préconisés pour empêcher la reproduction des tarés, hors de toutes proportions avec les maux qu'ils entraîneraient et d'ailleurs d'une efficacité douteuse. Il est démontré que le moyen de conjurer le fléau des tarés est le relèvement de la moralité, la lutte contre l'alcoolisme qui est le pire évocateur des tares héréditaires, l'assainissement des conditions de la vie.

On aura beau d'ailleurs retourner la question si complexe de la natalité sous toutes ses faces, il faudra toujours en revenir soit pour expliquer la vague du néo-malthusianisme, soit pour le refréner, au facteur moral. C'est l'évidence que le mal, résultante de causes multiples sans doute, procède surtout du fléchissement de la conscience devant la loi divine, de la rébellion de la passion égoïste contre le devoir, de l'abaissement de l'idéal qui subordonne la chair à l'esprit. La fécondité matrimoniale d'ailleurs ne peut être livrée à l'impétuosité de l'instinct mais doit être réglée par la raison, contenue par la chasteté. Et, certes, il faut placer parmi les pages les plus captivantes de ce volume, qui constitue un livre fondamental, celles qu'ont écrites M. **EDGARD DE BRUYN**, professeur à l'Université de Gand, pour condamner irrémisiblement, avec la vigueur de son esprit philosophique, au nom du droit naturel, la limitation des naissances; M. l'abbé **JEAN DERMINE**, professeur au Séminaire de Tournai, avec cet art de nuancer sa pensée qui le distingue, pour exalter la beauté de la chasteté conjugale; le Dr **GOEDSEELS** pour faire passer le rayon purificateur de la morale chrétienne jusque dans les arcanes des relations sexuelles; **Dom AUGUSTIN FRANÇOIS**, O. S. B., pour éclairer la jeunesse sur le grand devoir qui lui incombe de se préparer au mariage.

Le sujet pourrait paraître épuisé, si une question troublante ne se posait pas devant l'esprit : Est-ce que une famille normale, moyenne, si l'on veut, une famille dite nombreuse de cinq à six enfants, peut vivre normalement dans les conditions sociales actuelles ? C'est à cette question touchant l'économie politique et la sociologie, qu'ont répondu le chanoine **A. JANSSENS**, professeur à l'Université de Louvain; M. **JACQUES BASYN**, avocat, directeur de la Caisse centrale de Crédit professionnel et, au Congrès seulement, le R. P. **FALLON**, professeur au Collège théologique de Louvain, dont le rapport, sans doute volatilisé, traitant des Allocations familiales, est remplacé dans le compte-rendu par une sommaire monographie de M. Jacques Basyn.

A entendre ces distingués rapporteurs, mais surtout le chanoine Janssens auquel s'associe M. l'abbé Leclercq dans ses conclusions, notre régime économique et social, profondément vicié par la Haute Finance et les trusts, par le fait général du malthusianisme qui produit à outrance uniquement par lucre et sans souci de satisfaire aux besoins réels de l'homme, par l'effet d'un individualisme qui ne prend pas la famille comme unité de consommation et l'écrase sous les charges fiscales, ce régime d'exploitation et d'oppression est mortel à la famille moyenne et il n'y a qu'un moyen de relever la natalité c'est la refonte radicale de notre Economie. Malgré les citations d'encyclopédies sur lesquelles on prétend s'appuyer, je crois ce tableau pousse au noir et ces généralisations massives incapables de résister à l'analyse scientifique. Il ne faut rien outrer, pas même l'éloquence des Lettres pontificales. La critique de l'individualisme est plus fondée en raison. L'éternelle question du salaire qui doit être familial, vital, suffisant, à subvenir au présent, à garantir l'avenir, à le faire progresser, ne peut être pratiquement tranchée dans l'absolu, en faisant totalement abstraction des possibilités du marché, en ne tenant aucun compte de la mise en valeur du salaire par un ensemble de facteurs : connaissances ménagères, épargne, économe, coopératives, etc. Il est regrettable que le rapport sur les Allocations familiales, qui doivent aussi entrer en ligne de compte, n'ait pas été reproduit dans sa teneur originale.

Tel qu'il se présente d'ailleurs, ce volume de 319 pages, préfacé par le Dr Wibo, est une mine à exploiter qui se recommande spécialement aux publicistes.

PIERRE DE NOLHAC de l'Académie, humaniste jusqu'au bout des ongles, grave historien sans doute, mais poète aussi qu'allaita la Louve à l'Ecole française de Rome et qui composa son nectar du miel le plus pur de l'Hellade, « a débridé sa fantaisie », dans ce délicieux volume publié chez Bernard Grasset sous le titre : **Contes philosophiques**.

« Soyez-en responsable devant la postérité, dit-il à son éditeur, c'est-à-dire pendant les trois mois où des esprits bienveillants s'amuseront à dire du mal de ce petit livre. »

Sous couleur d'évoquer le passé ou d'anticiper sur le XXI^e siècle, il glisse volontiers une fine critique du présent et sur sa fantaisie amusée flotte une subtile ironie. Le poète, inspiré par l'historien, laisse errer son imagination, mais le penseur tient la corde du cerf-volant et d'un regard amusé surveille son vol capricieux. Il ne croit pas à la révolution dans Rome, à la Papauté retournant à Arignon et s'embarquant pour l'Amérique, il croit moins que M. Baudhuin à la capture de Paris par Moscou, il ne croit pas surtout au triomphe de la Société des Nations, ni au réveil des volcans de l'Auvergne, pour citer les pages les plus piquantes, mais **chi lo sa ?** Qui sait les surprises que réserve l'impénétrable avenir et les retours de l'histoire ? Toute la philosophie de ces contes est latente ou, si vous le voulez, gravée en filigrane et transparait aux yeux du lecteur attentif. Le *Sommeil de Pie XII* qu'on a pu lire dans ces pages est tout à fait dans la manière du prestigieux pince-sans-rire qui, d'un coup d'aile passant sur la Cité du Vatican et le Palais de Venise, fait lever dans l'esprit des pressentiments. Le chef-d'œuvre du livre serait bien **Babel et Ferney**, la plus divertissante satire de la Société des Nations. « Elle triomphait. Son œuvre était applaudie. La paix régnait sur le monde ». On en était à la cent quatre-vingt-quatrième session et carence de question à l'ordre du jour. Que faire ? « Comment démontrer que la parole était toujours nécessaire à la parure de la vérité ? » Le salut vint de la C. I. T., la Commission de Coopération Intellectuelle Internationale dont la trente-troisième sous-commission était saisie d'une requête de l'Etat libre de Groënland qui, pour meubler son nouveau Musée, réclamait sa part de butin dans la répartition des trésors artistiques. Il fut entendu que la S. D. N. se réunirait en séance extraordinaire à Ferney pour faire la nique à Voltaire sur la mémoire duquel pèse cette phrase lourde de malice : « Je croirais à la paix perpétuelle le jour où les éperviers cesseront de manger les pigeons ». Le Président, « loquace après avoir été éloquent », prononça une harangue d'ouverture qui lui valut une ovation délirante. Un juriste scandinave formule, en style genevois, l'article premier du décret : « Le contingentement esthétique appliqué aux musées de chaque peuple a pour base le coefficient numérique de son agglomération nationale ». Ce fut un beau vacarme quand le baron Claes de Tirlemont, notre délégué, s'entendit apostropher avec violence : « Il y a trente-cinq Rubens au musée de Bruxelles ! Trente Memlings à Bruges, Quarante Jordaens à Anvers, intolérable accaparement, il en faut pour tout le monde ! Notre baron fut foudroyé par l'apoplexie. On l'emporta. Une voix agressive lança ce brandon : « Les peuples ont le droit de disposer eux-mêmes... du superflu d'autrui ! La guerre est pour demain, glapit un prophète et dans son cadre dédoré, Voltaire souriait sans bienveillance.

Dans la *Fausse Idylle*, les fiançailles sont rompues entre un jeune Français, à ce point épris du rapprochement franco-allemand, et une jeune allemande, d'abord flattée dans son orgueil en visitant à Versailles la salle des Glaces où fut proclamé l'Empire en 1871, mais qui se cabre, se révolte et brisera net quand, dans la Galerie de la Guerre, son fiancé fait reconstituer par le Conservateur la scène historique de la signature du Traité. Versailles inspire admirablement Nolhac qui y est chez lui. Dans le conte ravissant « Chez la Marquise », où tout le dix-huitième siècle français est ramassé, il nous arrête devant les six marches donnant accès au pavillon de la favorite madame de Pompadour : « Tant de pas les ont foulées, tant de traînes de soie les ont balayées, tant d'ambitions les ont gravies qu'il reste beaucoup d'histoire attachée à ces modestes témoins ». Nolhac n'y passe jamais sans voir sortir un soir d'avril, à la nuit tombante, deux hommes portant sur une civière le corps de la marquise, qui venait d'expirer, et que, selon la règle des maisons royales, on transportait hors du château. On sent que Nolhac y était et on devine l'émotion que lui fait éprouver le dénouement de cette fastueuse et misérable destinée. Tout le livre, avec ses treize récits, offre aux lettrés le même savoureux régal.

Aux Editions du Cercle d'Etudes Economiques et Sociales, n. 5 de la Série Noire, paraît, sous la signature d'**ED.-LOUIS JAQUET** : **La Pologne menacée**. C'est le cri déchirant de la Pologne contre laquelle l'Allemagne cherche à soulever l'opinion, qu'elle veut asphyxier en lui coupant l'accès à la mer, qu'elle n'a cessé de braver pendant tout le mois de mai par les manifestations provocatrices des Hitlériens à Dantzig, et qui, révoltée, poussée à bout, prête à se défendre jusqu'au sang, en appelle à la conscience du monde pour la revendication de son droit.

Cette brochure de violente sincérité et de vibrante indignation est en vente au Bon Marché.

J. SCHYRGENS.